THE LIBRARY OF CONGRESS

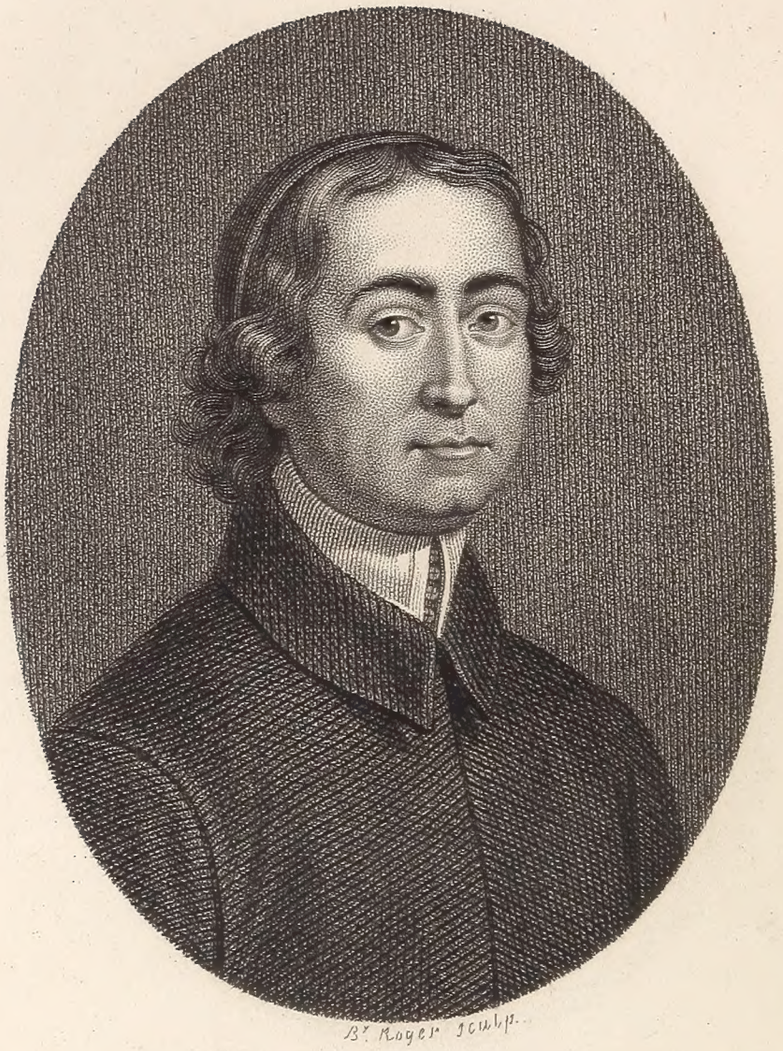
THE LIBRARY OF CONGRESS

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



MASSILLON.

PETIT CARÊME
DE
MASSILLON,
SUIVI DES SERMONS

SUR LA MORT DU PÉCHEUR ET LA MORT DU JUSTE,
SUR L'ENFANT PRODIGUE,
SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS,
SUR LA MORT, SUR L'AUMÔNE,

ET DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XIV.

A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVI.

BX1756
.M33PA
1826

AVERTISSEMENT.

Le texte de cette édition du *Petit Carême* a été l'objet de soins qu'on pourroit appeler minutieux, si tout éditeur n'étoit tenu d'apporter la plus grande attention à la réimpression de nos chefs-d'œuvre littéraires, et si cette attention pouvoit être poussée trop loin lorsqu'il s'agit de productions devenues classiques.

A la suite du *Petit Carême*, on trouvera cinq *Sermons* du même auteur, et l'*Oraison funèbre de Louis XIV*. Ces sermons ont pour titre : *la Mort du pécheur et la Mort du juste, le Petit nombre des Élus, l'Aumône, la Mort,* et *l'Enfant prodigue*. En les réunissant ici, je n'ai point prétendu m'établir le juge de leur mérite littéraire; forcé de me renfermer dans le cadre de ma collection des *Classiques françois*, et de ne publier qu'un seul volume de Massillon, j'ai tâché seulement d'y faire entrer des ouvrages de divers caractères, pour donner une idée de l'étendue et de la variété de son beau talent.

On s'étonnera peut-être que je n'aie compris dans ce volume ni le sermon *sur les vices et les*

vertus des Grands, ni le discours prononcé *à la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat;* mais si l'on veut bien faire attention que l'un rentre en quelque sorte dans le genre de l'oraison funèbre, que l'autre reproduit les mêmes pensées et quelquefois les mêmes expressions que le premier des sermons du *Petit Carême,* on approuvera sans doute le parti que j'ai pris en les remplaçant par des ouvrages dont le mérite est plus généralement reconnu.

Enfin, au lieu d'une simple notice biographique, j'ai inséré dans ce volume, en y ajoutant quelques notes, l'*Éloge de Massillon,* par d'Alembert; morceau qui fut communiqué par l'auteur, en manuscrit, aux Pères de l'Oratoire, et dans lequel il a su prendre le ton et le style convenables à son sujet.

LEF....

ÉLOGE

DE

JEAN-BAPTISTE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Jean-Baptiste Massillon naquit à Hières, en Provence, en 1663[1]. Il eut pour père un citoyen pauvre de cette petite ville. L'obscurité de sa naissance, qui ajoute tant à l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son éloge; et l'on peut dire de lui comme de cet illustre Romain qui ne devoit rien à ses aïeux : *Videtur ex se natus*, « Il n'a été fils « que de lui-même[2]. » Mais non seulement son humble origine honore infiniment sa personne, elle honore

[1] Le 24 juin, de François Massillon, notaire, et d'Anne Marin. L'auteur voulant, comme il en convient lui-même, relever d'autant plus le mérite personnel de son héros, semble donner à croire qu'il étoit né dans les dernières classes du peuple : exagération oratoire dont il eût mieux fait de se dispenser. (*Note de l'édition de* 1810, publiée par A. A. Renouard.)

[2] Ces mots, *Videtur ex se natus*, ne se trouvent point dans Cicéron, que d'Alembert paroît indiquer ici, et auquel on a souvent comparé Massillon; mais l'orateur romain dit à-peu-près de même en parlant de lui, *a me ortus*, pro Plancio, c. 27; et dans la sixième *Philippique*, chap. 6 : « Que ne vous dois-je pas, Ro- « mains, à vous qui avez préféré un homme né de lui-même, *a se* « *ortum*, aux plus nobles patriciens? » (J. V. L.)

encore plus le gouvernement éclairé qui, en l'allant chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands diocèses du royaume, a bravé le préjugé, assez commun même de nos jours, que la Providence n'a pas destiné aux grandes places le génie qu'elle a fait naître aux derniers rangs. Si les distributeurs des dignités ecclésiastiques n'avoient pas eu la sagesse, ou le courage, ou le bonheur d'oublier quelquefois cet apophthegme de la vanité humaine, le clergé de France eût été privé de la gloire dont il est aujourd'hui si flatté, de compter l'éloquent Massillon parmi ses évêques.

Ses humanités finies, il entra dans l'Oratoire à l'âge de dix-sept ans [1]. Résolu de consacrer ses travaux à l'Église, il préféra aux liens indissolubles qu'il auroit pu prendre dans quelqu'un de ces ordres religieux si étrangement multipliés parmi nous, les engagements libres que l'on contracte dans une congrégation, à laquelle le grand Bossuet a donné ce rare éloge, *que tout le monde y obéit sans que personne y commande.* Massillon conserva jusqu'à la fin de sa vie le plus tendre et le plus précieux souvenir des leçons qu'il avoit reçues, et des principes qu'il avoit puisés dans cette société vraiment respectable, qui, sans intrigue, sans ambition, aimant et cultivant les lettres par le seul desir d'être utile, s'est fait un nom distingué dans les sciences sacrées et profanes; qui,

[1] Le 10 octobre 1681. Il y étudia en théologie sous le père Quiqueran de Beaujeu, qui a été ensuite évêque de Castres. (*Note de l'édition de* 1810.)

persécutée quelquefois, et presque toujours peu favorisée [1] de ceux mêmes dont elle auroit pu espérer l'appui, a fait, malgré ce fatal obstacle, tout le bien qu'il lui étoit permis de faire, et n'a jamais nui à personne, même à ses ennemis; enfin qui a su, dans tous les temps, ce qui la rend encore plus chère aux sages, pratiquer la religion sans petitesse, et la prêcher sans fanatisme.

Les supérieurs de Massillon jugèrent bientôt, par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devoit faire à leur congrégation. Ils le destinèrent à la chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues; lui seul ne prévoyoit pas la célébrité dont on le flattoit, et dont sa soumission et sa modestie alloient être récompensées. Il est des talents pleins de confiance qui reconnoissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, et qui s'en emparent avec vigueur; il en est d'humbles et de timides, qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, et qui, par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en sont que plus intéressants, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste, pour les présenter à la renommée, et leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Massillon fit d'abord tout ce qu'il put pour se dérober à cette gloire. Déja il avoit prononcé, par pure obéissance, étant encore en province, les oraisons funèbres de M. de Villeroy, archevêque de

[1] Il faut excepter ces derniers temps, où l'autorité ecclésiastique et séculière a rendu plus de justice à cette congrégation. (*Note de d'Alembert.*)

Lyon, et de M. de Villars, archevêque de Vienne. Ces deux discours, qui n'étoient, à la vérité, que le coup d'essai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçoit déja ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant succès. L'humble orateur, effrayé de sa réputation naissante, et craignant, comme il le disoit, *le démon de l'orgueil*, résolut de lui échapper pour toujours, en se vouant à la retraite la plus profonde, et même la plus austère. Il alla s'ensevelir dans l'abbaye de Septfonts, où l'on suit la même régle qu'à la Trappe, et il y prit l'habit. Pendant son noviciat, le cardinal de Noailles adressa à l'abbé de Septfonts, dont il respectoit la vertu, un mandement qu'il venoit de publier. L'abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conservant encore, au moins pour sa communauté, quelque reste d'amour-propre, voulut faire au prélat une réponse digne du mandement qu'il avoit reçu. Il en chargea le novice ex-oratorien, et Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le cardinal, étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux abbé de Septfonts, en lui demandant qui en étoit l'auteur. L'abbé nomma Massillon, et le prélat lui répondit qu'il ne falloit pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Écriture, demeurât *caché sous le boisseau.* Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune novice, lui fit reprendre celui de l'Oratoire, et le plaça dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris [1], en l'exhortant à

[1] En 1696.

cultiver l'éloquence de la chaire, et en se chargeant, disoit-il, *de sa fortune*, que les vœux du jeune orateur bornoient à celle des apôtres, c'est-à-dire au nécessaire le plus étroit, et à la simplicité la plus exemplaire.

Ses premiers sermons produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avoient prévu. A peine commença-t-il à se montrer dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brilloient alors dans cette carrière. Il avoit déclaré qu'*il ne prêcheroit pas comme eux*, non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'étoit faite de l'éloquence chrétienne. Il étoit persuadé que si le ministre de la parole divine se dégrade en annonçant d'une manière triviale des vérités communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer, par des raisonnements profonds, des auditeurs qui, pour la plupart, ne sont guère à portée de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur où le prédicateur doit aller chercher ses armes; qu'il faut dans la chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance; et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, et qu'il remplit en homme qui l'avoit conçu, c'est-à-dire en homme supérieur. Il excelle dans la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres,

dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer; mais il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante, et pure, est par-tout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parcequ'elles achèvent de faire disparoître non seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisoit autant d'amis que d'auditeurs; il savoit que plus un orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette

ambition est l'écueil de tant de prédicateurs, qui, chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si futiles de leur vanité. Massillon pensoit, au contraire, que c'est un plaisir bien vide *d'avoir affaire*, suivant l'expression de Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours et fassent place*, sur-tout dans ces moments où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres foibles et malheureux qu'on doit instruire et consoler. Il comparoit l'éloquence étudiée des prédicateurs profanes à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui, très agréables à la vue, sont très nuisibles à la récolte.

On s'étonnoit comment un homme voué par état à la retraite pouvoit connoître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et sur-tout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disoit-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères, qui le félicitoit sur le succès de ses sermons. *Le diable*, répondit-il, *me l'a déja dit plus éloquemment que vous*.

Massillon tiroit un autre avantage de cette éloquence de l'ame, dont il faisoit un si heureux usage. Comme il parloit la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couroient à ses sermons; les incrédules mêmes vouloient l'entendre; ils trouvoient souvent l'instruction où ils n'étoient allés chercher que l'amusement, et revenoient

quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avoient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savoit descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, à celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui, trouvant ouvertes toutes les portes de leur ame, préparoit les voies à l'orateur pour s'approcher d'eux sans effort et sans résistance, et pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action étoit parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avoit embrassé. Au moment où il entroit en chaire, il paroissoit vivement pénétré des grandes vérités qu'il alloit dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents, et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandoit dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçoit; il se faisoit écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours; et s'adressant, au sortir du sermon, à un ami qui l'accompagnoit : *Voilà*, dit-il, *un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

Bientôt la cour desira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il parut[1], sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand et dangereux théâtre : son début y fut des plus brillants, et l'exorde du premier discours qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'élo-

[1] Dans l'Avent de 1699.

quence moderne. Louis XIV étoit alors au comble de sa puissance et de sa gloire, vainqueur et admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens, et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui sembloit le moins fait pour un tel prince, *Bienheureux ceux qui pleurent*, et sut tirer de ce texte un éloge du monarque d'autant plus neuf, plus adroit, et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même, et tel qu'un apôtre l'auroit pu faire. « Sire, dit-il au roi, si le monde « parloit ici à votre majesté, il ne lui diroit pas: « *Bienheureux ceux qui pleurent.* Heureux, vous di- « roit-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour « vaincre; qui a rempli l'univers de son nom; qui « dans le cours d'un règne long et florissant, jouit « avec éclat de tout ce que les hommes admirent, de « la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses « peuples, de l'estime de ses ennemis, de la sagesse « de ses lois.... Mais, sire, l'Évangile ne parle pas « comme le monde. » L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il étoit aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'étoit pas à une éloquence tout à-la-fois si fine et si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration[1]. Il ne manquoit à ce morceau, pour en

[1] « .... Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon prêcha (à Paris, dans l'église de Saint-Eustache) son fameux sermon du *Petit nombre des Élus:* il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut

rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, et lorsque le monarque, qui pendant cinquante années n'avoit eu que des succès, ne répandoit plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un religieux missionnaire, qui, paroissant pour la première fois devant lui, commença ainsi son discours : « Sire, je ne ferai point de compli-« ment à votre majesté, je n'en ai point trouvé dans « l'Évangile. »

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des rois, et ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé de cette maxime, n'imita point quelques uns de ses prédécesseurs, qui, soit pour déployer leur zèle, soit pour

si fort, qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau ; le voici *.

. . . . . .

« Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes ; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant : de pareils chefs-d'œuvre sont très rares. » (VOLTAIRE, article *Éloquence* de l'Encyclopédie.)

Massillon prononça une seconde fois ce Sermon dans la chapelle de Versailles ; le même trait excita la même commotion, que partagea Louis XIV, et l'on vit l'orateur couvrir son front de ses mains, et rester muet pendant quelques instants. (M. GENCE, article *Massillon* de la *Biographie universelle.*)

* Voyez page 317, ligne 20, depuis ces mots : *Je suppose que c'est ici votre dernière heure, et la fin de l'univers*, jusqu'à la page 319, ligne 9.

le faire remarquer, avoient prêché la morale chrétienne dans le séjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuse, et d'exposer la religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse et offensée. Notre orateur fut toujours ferme, mais toujours respectueux, en annonçant à son souverain les volontés de celui qui juge les rois; il remplit la mesure de son ministère, mais il ne la passa jamais; et le monarque, qui auroit pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres prédicateurs, ne sortit jamais des sermons de Massillon que *mécontent de lui-même*. C'est ce que le prince eut le courage de dire en propres termes à l'orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant et depuis Massillon, n'ont pas même desiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges satisfaits que des pécheurs convertis.

Des succès si multipliés et si éclatants eurent leur effet ordinaire; ils firent à Massillon des ennemis implacables, sur-tout parmi ceux qui se regardoient comme ses rivaux, et qui, voulant que la parole divine ne fût annoncée que par eux, se croyoient apparemment dispensés de prêcher d'exemple contre l'envie. Leur ressource étoit de fermer la bouche, s'il étoit possible, à un concurrent si redoutable; mais ils n'y pouvoient réussir qu'en accusant sa doctrine; et, sur ce point délicat, Massillon ne laissoit pas même de prétexte à leurs dispositions charitables. Il étoit, à la vérité, membre d'une congrégation dont les opinions étoient alors fort attaquées; plusieurs de ses

confrères avoient été, par ce pieux motif, adroitement écartés de la chaire de Versailles. Mais les sentiments de Massillon, exposés chaque jour à la critique d'une cour attentive et scrupuleuse, n'offroient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyants de la haine; et son orthodoxie irréprochable étoit le désespoir de ses ennemis. Déja l'Église et la nation le nommoient à l'épiscopat. L'envie, presque toujours aveugle sur ses vrais intérêts, auroit pu, avec une politique plus raffinée, envisager cette dignité comme un honnête moyen d'enfouir les talents de Massillon, en le reléguant à cent lieues de Paris et de la cour: elle ne porta pas si loin sa dangereuse pénétration, et ne vit dans l'épiscopat qu'une récompense brillante dont il lui importoit de priver l'orateur qui en étoit digne. Elle fit, pour y réussir, un dernier effort, et jouit du triste avantage d'obtenir au moins un succès passager; elle calomnia les mœurs de Massillon, et trouva facilement, suivant l'usage, des oreilles prêtes à l'entendre, et des ames prêtes à la croire. Le souverain même, tant le mensonge est habile à s'insinuer auprès des monarques les plus justes, fut, sinon convaincu, au moins ébranlé; et ce même prince, qui avoit dit à Massillon[1] *qu'il vou-*

[1] Carême de 1704. Ce fut à la fin de ce Carême que Louis XIV dit publiquement à Massillon : « J'ai entendu dans ma chapelle « plusieurs prédicateurs dont j'ai été très satisfait; mais en vous « écoutant, j'ai été mécontent de moi-même. Je veux vous enten- « dre désormais tous les deux ans. » La jalousie et l'intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence; et Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles durant les onze dernières

loit l'entendre tous les deux ans, sembla craindre de donner à une autre église l'orateur qu'il s'étoit réservé pour lui.

Louis XIV mourut; et le régent, qui honoroit les talents de Massillon, et qui méprisoit ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont[1]; il voulut de plus que la cour l'entendît encore une fois, et l'engagea à prêcher un carême devant le roi, alors âgé de neuf ans.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême; la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes mêmes qui la cherchent; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges

années de Louis-le-Grand. (Maury, *Essai sur l'Éloquence*, tome I, page 165.)

[1] Le 7 novembre 1717.

même les plus justes; le danger presque égal pour eux de la foiblesse qui n'a point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien; le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir et perdre toute une nation; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes; l'Être suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés, pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie[1]. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours, la

[1] Ces reproches, qu'on est étonné de trouver dans un *éloge*, ont été reproduits, avec quelque adoucissement, par La Harpe. Tout en comparant l'éloquence de Massillon à la lumière d'un diamant dont les rayons se multiplient par le mouvement, il insinue qu'un des caractères de cet orateur est de revenir *un peu* sur la même idée. D'Alembert et La Harpe avoient-ils donc oublié qu'il est essentiellement du devoir de l'orateur chrétien qui parle devant un auditoire nombreux, d'insister sur les vérités qu'il annonce, de les présenter sous toutes leurs faces, d'y revenir sans cesse, jusqu'à ce qu'il ait maîtrisé l'attention, éclairé les esprits, entraîné la conviction de tous ceux qui l'écoutent? avoient-ils oublié sur-tout que Massillon adressoit ces leçons, d'une morale sublime, à un jeune prince à peine âgé de neuf ans, et destiné à s'asseoir un jour sur le trône? Avouons qu'avec des dispositions *un peu* bienveillantes, ces écrivains auroient sûrement reconnu dans ces répétitions un des caractères de la véritable perfection. (Lef....)

bienfaisance et la bonté que les grands et les puissants du siècle doivent aux petits et aux foibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais, sans examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse dans l'institution d'un jeune roi, si nécessaire sur-tout à faire entendre aux oreilles endurcies des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfants peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop long-temps à leur père du besoin qu'ils ont de lui, et du devoir que la nature lui fait de les aimer?

La même année où furent prononcés ces discours, Massillon entra dans l'académie françoise[1]. L'abbé Fleury, qui le reçut en qualité de directeur, lui donna, entre autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune roi dans les instructions qu'il lui avoit destinées. « Il semble, lui dit-il, que vous ayez « voulu imiter le prophète, qui, pour ressusciter le « fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, « en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur « les yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant, et « qui, après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa « mère plein de vie. »

Ce même discours du directeur offre un second

[1] Il fut reçu, le 23 février 1719, à la place de l'abbé de Louvois.

trait, aussi édifiant que remarquable. Massillon venoit d'être sacré évêque : aucune place à la cour, aucune affaire, aucun motif enfin, ou, si l'on veut, aucun prétexte ne pouvoit le retenir loin de son troupeau. L'abbé Fleury, observateur inexorable des canons, ne vit, en recevant son nouveau confrère, que les devoirs rigoureux que l'épiscopat lui imposoit; les devoirs de l'académicien disparurent entièrement à ses yeux; loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle; et, ce qui rendoit le conseil plus sévère encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés : « Nous prévoyons avec douleur, « lui dit-il, que nous allons vous perdre POUR JAMAIS, « et que la loi INDISPENSABLE de la résidence va vous « enlever sans retour à nos assemblées; nous ne pou- « vons plus espérer de vous voir que dans les mo- « ments où quelque affaire FACHEUSE VOUS ARRACHERA « MALGRÉ VOUS à votre Église. »

Ce conseil fut d'autant plus efficace, que celui qui le recevoit se l'étoit déja donné lui-même. Il partit pour Clermont, et n'en revint plus que pour des causes indispensables, et par conséquent très rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la Providence lui avoit confié. Il ne crut pas que l'épiscopat, qu'il avoit mérité par ses succès dans la chaire, fût pour lui une dispense d'y monter encore, et que pour avoir été récompensé, il dût cesser d'être utile. Il consacroit avec tendresse à l'instruction des pauvres, ces mêmes talents tant de fois accueillis par les

grands de la terre, et préféroit aux bruyants éloges des courtisans l'attention simple et recueillie d'un auditoire moins brillant et plus docile. Les plus éloquents peut-être de ses sermons sont les conférences [1] qu'il faisoit à ses curés. Il leur prêchoit les vertus dont ils trouvoient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité, l'oubli de soi-même, l'ardeur active et prudente d'un zèle éclairé, bien différente de ce fanatisme qui ne prouve que l'aveuglement du zèle, qui en rend même la sincérité très douteuse. Une sage modération étoit en effet son caractère dominant. Il se plaisoit à rassembler à sa maison de campagne des oratoriens et des jésuites; il les accoutumoit à se supporter mutuellement, et presque à s'aimer; il les faisoit jouer ensemble aux échecs, et les exhortoit à ne se faire jamais de guerre plus sérieuse. L'esprit de conciliation dont sa conduite étoit la preuve, et sa manière de penser bien connue sur le scandale de toutes les querelles théologiques, fit desirer au gouvernement qu'il essayât de rapprocher le cardinal de Noailles de ceux qui accusoient la doctrine de ce pieux archevêque; mais l'impartialité qu'il montra dans cette négociation produisit son effet naturel, celui de mécontenter les deux partis.

[1] L'auteur de l'Éloge confond ici les Conférences avec les Discours synodaux, qui effectivement furent prononcés par Massillon, évêque, dans les synodes ou assemblées annuelles des curés de son diocèse. On sait qu'il fit les Conférences pour le séminaire de Saint-Magloire, dans sa jeunesse, lorsqu'il étoit encore oratorien; et ce fut ce qui commença sa réputation. (*Note de l'édition de* 1810.)

En vain il leur représenta que des hommes destinés par état à prêcher l'Évangile à leurs frères, ne devoient pas commencer par en violer un des principaux préceptes, celui de l'union et de la paix; que leurs divisions, déja si fâcheuses sur l'*amour de Dieu*, ne les dispensoient pas de l'*amour du prochain;* que ces disputes étoient à-la-fois, et pour les foibles un sujet de scandale, et pour les incrédules un sujet de triomphe, peu réel, à la vérité, mais toujours affligeant par l'avantage apparent qu'ils en tirent. Ces sages remontrances furent sans effet, et il apprit, par sa propre expérience, qu'il est souvent moins difficile de ramener des mécréants que de concilier ceux qui auroient tant d'intérêt de se réunir pour les confondre.

Vivement pénétré des vraies obligations de son état, Massillon remplit sur-tout le premier devoir d'un évêque, celui qui le fait chérir et respecter de l'incrédulité même, le devoir ou plutôt le plaisir si doux de l'humanité et de la bienfaisance. Il réduisit à des sommes très modiques ses droits épiscopaux, qu'il auroit entièrement abolis, s'il n'avoit cru devoir respecter le patrimoine de ses successeurs, c'est-à-dire leur laisser de bonnes actions à faire. Il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Tout son revenu appartint aux pauvres. Son diocèse en conserve le souvenir après plus de trente années, et sa mémoire y est honorée tous les jours de la plus éloquente oraison funèbre, des larmes de cent mille malheureux.

Il avoit joui, dès son vivant, de cette oraison funèbre qu'il ne peut plus entendre. Dès qu'il paroissoit dans les rues de Clermont, le peuple se prosternoit autour de lui en criant : *Vive notre père !* Aussi ce vertueux prélat disoit-il souvent que ses confrères ne sentoient pas assez quel degré de considération et d'autorité ils pouvoient tirer de leur état; que ce n'étoit ni par le faste, ni par une dévotion minutieuse, qu'ils pouvoient se rendre chers à l'humanité et redoutables à ceux qui l'oppriment, mais par ces vertus dont le cœur du peuple est le juge, et qui, dans un ministre de la vraie religion, retracent à tous les yeux l'Être juste et bienfaisant dont il est l'image.

Parmi les aumônes immenses qu'il a faites, il en est qu'il a cachées avec le plus grand soin, non seulement pour ménager la délicatesse des particuliers malheureux qui les recevoient, mais pour épargner quelquefois à des communautés entières le sentiment, même le plus mal fondé, d'inquiétude et de crainte que ces aumônes pouvoient leur causer. Un couvent nombreux de religieuses étoit sans pain depuis plusieurs jours; elles étoient résolues de périr plutôt que d'avouer cette affreuse misère, dans la crainte qu'on ne supprimât leur maison à laquelle elles étoient bien plus attachées qu'à leur vie. L'évêque de Clermont apprit en même temps et leur indigence extrême, et le motif de leur silence. Pressé de leur donner des secours, il craignit de les alarmer en paroissant instruit de leur état; il envoya secrètement à ces religieuses une somme très considérable, qui assuroit

leur subsistance jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen d'y pourvoir par d'autres ressources; et ce ne fut qu'après la mort de Massillon qu'elles connurent le bienfaiteur à qui elles étoient si redevables.

Non seulement il prodiguoit sa fortune aux indigents; il les assistoit encore, avec autant de zèle que de succès, de son crédit et de sa plume. Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misère sous laquelle gémissoient les habitants de la campagne, et son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandoient, il écrivit à la cour en leur faveur; et, par la peinture énergique et touchante qu'il faisoit de leurs besoins, il obtenoit, ou des secours pour eux, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assure que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de pathétique, supérieurs encore aux plus touchants de ses sermons: et quels mouvements en effet ne devoit pas inspirer à cette ame vertueuse et compatissante le spectacle de l'humanité souffrante et opprimée?

Plus il respectoit sincèrement la religion, plus il avoit de mépris pour les superstitions qui la dégradent, et de zèle pour les détruire. Il abolit, non sans peine, des processions très anciennes et très indécentes, que la barbarie des siècles d'ignorance avoit établies dans son diocèse, qui travestissoient le culte divin en une mascarade scandaleuse, et auxquelles les habitants de Clermont couroient en foule, les uns par une dévotion stupide, les autres pour tourner

cette farce religieuse en ridicule. Les curés de la ville, craignant la fureur du peuple, d'autant plus attaché à ces pieuses comédies qu'elles sont plus absurdes, n'osoient publier le mandement qui défendoit ces processions. Massillon monta en chaire, publia son mandement lui-même, se fit écouter d'un auditoire tumultueux qui auroit insulté tout autre prédicateur, et jouit par cette victoire du fruit de sa bienfaisance et de sa vertu.

Il mourut comme étoit mort Fénelon, et comme tout évêque doit mourir, sans argent et sans dettes. Ce fut le 28 septembre 1742 que l'Église, l'éloquence et l'humanité firent cette perte irréparable.

Un évènement[1] assez récent, et bien fait pour toucher les cœurs sensibles, prouve combien la mémoire de Massillon est précieuse, non seulement aux indigents dont il a essuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un voyageur qui se trouvoit à Clermont desira de voir la maison de campagne où le prélat passoit la plus grande partie de l'année. Il s'adressa à un ancien grand-vicaire, qui, depuis la mort de l'évêque, n'avoit pas eu la force de retourner à cette maison de campagne, où il ne devoit plus retrouver celui qui l'habitoit. Le grand-vicaire consentit néanmoins à satisfaire le desir du voyageur, malgré la douleur profonde qu'il se préparoit en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble, et le grand-vicaire montra tout à l'étranger. « Voilà, lui

[1] La vérité de cette anecdote a été contestée.

« disoit-il les larmes aux yeux, l'allée où ce digne « prélat se promenoit avec nous.... Voilà le berceau « où il se reposoit en faisant quelques lectures.... « Voilà le jardin qu'il cultivoit de ses propres mains... » Ils entrèrent ensuite dans la maison; et quand ils furent arrivés à la chambre où Massillon avoit rendu les derniers soupirs : « Voilà, dit le grand-vicaire, « l'endroit où nous l'avons perdu; » et il s'évanouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus et de Marc-Aurèle eût envié un pareil hommage.

On a aussi souvent comparé Massillon à Bourdaloue, qu'on a comparé Cicéron à Démosthène, ou Racine à Corneille : ces sortes de parallèles, féconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous interdirons sans regret ces lieux communs, et nous nous bornerons à une seule réflexion. Lorsque Bourdaloue parut, la chaire étoit encore barbare, disputant, comme le dit Massillon lui-même, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. L'orateur jésuite fit le premier parler à la religion un langage digne d'elle; il fut solide, vrai, et sur-tout d'une logique sévère et pressante. Si celui qui entre le premier dans une carrière a bien des épines à arracher, il jouit aussi d'un grand avantage, c'est que les pas qu'il y fait sont plus marqués, et dès-lors plus célébrés que ceux de tous ses successeurs. Le public, accoutumé à voir régner long-temps Bourdaloue, qui avoit été le premier objet de son culte, est demeuré long-temps persuadé qu'il ne pouvoit avoir de rival, sur-

tout lorsque Massillon vivoit, et que Bourdaloue, du fond de son tombeau, n'entendoit plus le cri de la multitude en sa faveur. Enfin, la mort, qui amène la justice à sa suite, a mis les deux orateurs à leur place; et l'envie, qui avoit ôté à Massillon la sienne, peut la lui rendre maintenant, sans avoir à craindre qu'il en jouisse. Nous nous abstiendrons pourtant de lui donner une prééminence que des juges graves lui contesteroient: la plus grande gloire de Bourdaloue est que la supériorité de Massillon soit encore disputée; mais, si elle pouvoit être décidée en comptant le nombre des lecteurs, Massillon auroit tout l'avantage; Bourdaloue n'est guère lu que des prédicateurs ou des ames pieuses; son rival est dans les mains de tous ceux qui lisent; et il nous sera permis de dire ici, pour mettre le comble à son éloge, que le plus célèbre écrivain de notre nation et de notre siècle[1] fait des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues; que Massillon est pour lui le modèle des prosateurs, comme Racine est celui des poëtes; et qu'il a toujours sur la même table le *Petit Carême*[2] à côté d'*Athalie*.

Si l'on vouloit cependant chercher entre ces deux orateurs illustres une espèce de parallèle, on pourroit dire, avec un homme d'esprit, que Bourdaloue étant plus raisonneur et Massillon plus touchant, un

[1] Voltaire vivoit encore quand cet Éloge a été lu à l'académie.

[2] Voltaire a même mis en vers quelques passages de Massillon; on en verra un exemple dans le sixième sermon du *Petit Carême*, page 114. (Lef....)

sermon excellent à tous égards seroit celui dont Bourdaloue auroit fait le premier point et Massillon le second. Peut-être un discours plus parfait encore seroit celui où ils ne paroîtroient pas ainsi l'un après l'autre, mais où leurs talents fondus ensemble se pénètreroient, pour ainsi dire, mutuellement, et où le dialecticien seroit en même temps pathétique et sensible.

Nous ne devons pas dissimuler qu'on accuse en général tous les sermons de notre éloquent académicien du même défaut que son *Petit Carême;* c'est de n'offrir souvent dans la même page qu'une même idée, variée, il est vrai, par toutes les richesses que l'expression peut fournir, mais qui, ne sauvant pas l'uniformité du fonds, laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Sénéque, mais avec bien plus de justice. Sénéque, uniquement jaloux d'étonner son lecteur par la profusion d'esprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus, qu'on sent qu'il s'est fatigué lui-même par un étalage si fastueux de ses richesses, et qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramassées avec effort: Massillon, toujours rempli du seul intérêt de son auditeur, semble ne lui présenter en plusieurs manières la vérité dont il veut le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son ame; et non seulement on lui pardonne ces douces et tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, et dont la sensibilité vive et profonde a besoin de se répandre.

Il est étonnant que le clergé de France, qui possédoit un orateur si éminent, ne l'ait pas nommé une seule fois pour prêcher dans ses assemblées; il ne le desira jamais, et laissa à des talents médiocres et ambitieux cette petite gloire dont il n'avoit pas besoin. Il fut même choisi rarement pour être membre de l'assemblée, et consentoit sans peine, disoit-il, que les prélats moins attachés que lui à la résidence eussent recours à cet honnête moyen de s'en dispenser. L'indifférence que les confrères de l'évêque de Clermont paroissoient lui marquer, n'étoit ni projetée de leur part, ni même volontaire. C'étoit l'ouvrage obscur de quelques hommes en place, qui, par des motifs dignes d'eux, écartoient sourdement Massillon des yeux de la cour, non comme un sujet intrigant, car ils le connoissoient trop bien pour lui faire cette injure, mais comme un prélat illustre et respecté, dont la supériorité, vue de trop près, auroit pu jeter un éclat que les hommes puissants et bornés n'aiment en aucun genre. Quelle perte néanmoins pour un tel auditoire, que celle d'un prédicateur tel que Massillon! Quel sujet de discours plus intéressant, que d'avoir à parler aux princes de l'Église assemblés, des augustes devoirs que leur dignité leur impose; des yeux de tout un peuple fixés sur eux, et des grands exemples qu'il en attend; du droit que la sainteté de leur caractère, et sur-tout celle de leur vie, peut leur donner, pour faire entendre la vérité aux rois, et pour porter au pied du trône le cri si souvent repoussé de l'innocent et du pauvre? Croyoit-on que

Massillon fût indigne de traiter un si grand sujet, ou craignoit-on plutôt qu'il ne le traitât avec trop d'éloquence?

Ce grand orateur prononça, soit avant que d'être évêque, soit depuis qu'il le fut devenu, quelques oraisons funèbres, dont le mérite fut éclipsé par celui de ses sermons. S'il n'avoit pas dans le caractère cette inflexibilité qui annonce la vérité avec rudesse, il avoit cette candeur qui ne permet pas de la déguiser. A travers les louanges qu'il accorde dans ces discours, soit à la bienséance, soit même à la justice, le jugement secret qu'il porte au fond de son cœur sur celui qu'il est chargé de célébrer, échappe, sans qu'il y pense, à sa franchise naturelle, et surnage, pour ainsi dire, malgré lui; et l'on sent en le lisant qu'il est tel de ses héros dont il auroit fait plus volontiers l'histoire que l'éloge.

Il lui étoit arrivé une seule fois de manquer de mémoire en prêchant [1]; trompé par le dégoût léger que cet accident lui donna, il pensoit qu'il y auroit beaucoup plus d'avantage à lire les sermons qu'à les réciter. Nous osons n'être pas de son avis; la lecture forceroit l'orateur, ou à se priver de ces grands mouvements qui sont l'ame de la chaire, ou à rendre ces mouvements ridicules en y donnant un air d'apprêt

[1] Massillon, prêchant devant Louis XIV, resta un moment sans se rappeler la suite de son discours: « Remettez-vous, mon père, « lui dit le roi; il est bien juste de nous laisser goûter les belles « et utiles choses que vous nous dites. » (*Dict. historique*, Paris, 1810, tome XI, page 282.)

et d'exagération qui détruiroit le naturel et la vérité. Massillon semble avoir senti lui-même que le mérite le plus propre à séduire dans un discours oratoire, est qu'il paroisse débité sur-le-champ, et sans qu'aucune trace de préparation s'y laisse apercevoir; car lorsqu'on lui demandoit quel étoit celui de ses sermons qu'il croyoit le meilleur, il répondoit : *Celui que je sais le mieux.*

Quoique voué à l'éloquence chrétienne par goût et par devoir, il s'étoit quelquefois, par délassement, exercé sur d'autres objets : on assure qu'il a laissé une Vie manuscrite du *Corrège.* Il ne pouvoit choisir pour sujet de ses éloges un peintre dont les talents fussent plus analogues aux siens : car il étoit, qu'on nous pardonne cette expression, le Corrége des orateurs. On peut ajouter que, comme le Corrége s'étoit formé lui-même en se traçant une nouvelle route après les Raphaël et les Titien, Massillon, qui s'étoit aussi ouvert dans la chaire une carrière nouvelle, auroit pu dire, en se comparant aux autres orateurs, ce que disoit le Corrége en voyant les tableaux des autres artistes : *Et moi aussi je suis peintre.*

L'académie, qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement sa perte. Elle a du moins eu la consolation de le voir dignement remplacé; M. le duc de Nivernois a été son successeur.

(*Les notes qui suivent sont de l'auteur de l'Éloge.*)

NOTES

SUR L'ÉLOGE DE MASSILLON.

Page viij. *Sur les prédicateurs qui cherchent des applaudissements.*

Nous voyons, par un passage de saint Jérôme, que les applaudissements de l'auditoire flattoient, autrefois comme aujourd'hui, les prédicateurs les plus révérés par la sainteté de leur vie et de leur doctrine. Saint Jérôme dit, qu'un jour proposant une difficulté à saint Grégoire de Nazianze, son maître, il en reçut cette singulière réponse : « Je vous expliquerai cela dans l'église où les « applaudissements que le peuple me donnera vous feront avouer « que vous entendez ce que vous n'entendez pas ; ou bien, si « vous ne joignez pas vos acclamations à celles des autres, vous « passerez pour un imbécile. » Saint Jérôme n'approuvoit sans doute ni cette réponse, ni ce petit mouvement de vanité du saint évêque ; car c'est à cette occasion même qu'il donne le précepte suivant à un jeune orateur : « Quand vous parlerez dans l'é- « glise, ne songez pas à exciter les acclamations, mais les gémis- « sements ; que les larmes des auditeurs soient votre éloge. » Ce précepte rappelle ce que dit un autre Père de l'Église, que, prêchant un jour devant une assemblée nombreuse, il fut d'abord très applaudi, mais très mécontent de ce genre de succès, et qu'il ne crut avoir réussi que lorsqu'il vit pleurer son auditoire.

Si Massillon a été sensible aux éloges, il n'en a peut-être jamais reçu de plus flatteurs que celui d'une femme du peuple, qui, se trouvant pressée par la foule à un de ses sermons, disoit avec humeur et dans son langage : « Ce diable de Massillon, quand il « prêche, remue tout Paris. » Cependant il est très certain qu'à l'âge de vingt-six ans, c'est-à-dire après ses premiers essais, Massillon avoit écrit au général de l'Oratoire, « que son talent et son incli-

« nation l'éloignoient de la chaire : » c'est vraisemblablement alors qu'il alla faire à *Septfonts* le séjour dont nous avons parlé; anecdote très vraie, et que celui qui nous l'a racontée, prédicateur célèbre et vivant, avoit apprise à l'Oratoire. Ce même prédicateur tient aussi de la personne qui en a été témoin, la peinture touchante que nous avons faite de la douleur vive qu'un des grands-vicaires de Massillon, plusieurs années après sa mort, témoignoit encore de l'avoir perdu.

Page xj. *Sur l'usage que* Massillon *auroit pu faire de ce même exorde dans le temps des malheurs de Louis* XIV.

On nous a objecté que si l'orateur avoit eu cet exorde à prononcer après les désastres qui accablèrent la vieillesse du prince, il auroit dû prendre un autre tour, et ne pas lui dire : « Heureux « ce roi qui n'a jamais combattu que pour vaincre, etc. » Cette remarque est très juste : il est certain que Massillon eût été obligé de faire quelques changements à la tournure de cet exorde. Mais quel sublime parallèle il auroit pu faire de la gloire passée de Louis XIV avec ses malheurs présents ! et quelle conclusion touchante il en auroit pu tirer, en appliquant à l'infortuné monarque ces paroles consolantes : « Bienheureux ceux qui pleurent ! » Le sujet étoit si beau, qu'il semble qu'un orateur même assez médiocre auroit fait couler des larmes.

Madame de Coulanges, dans une lettre à madame de Sévigné, fait une réflexion très judicieuse sur le genre de succès que Massillon avoit à la cour. « Il réussit, dit-elle, à Versailles comme il « a réussi à Paris; mais on sème souvent dans une terre ingrate « quand on sème à la cour; c'est-à-dire que les personnes qui sont « fort touchées des sermons sont déja converties, et les autres at- « tendent la grace souvent sans impatience; l'impatience seroit « déja une grande grace. »

Page xvij. *Sur l'entrée de* Massillon *à l'académie.*

Massillon eut le même prédécesseur dans cette compagnie et dans l'évêché de Clermont; c'étoit l'abbé de Louvois, Camille Le

Tellier, qui avoit encore avec lui d'autres rapports, ayant été privé comme lui, pendant la vie de Louis XIV, des honneurs de l'épiscopat, non parceque la calomnie attaquoit ses mœurs comme celles de Massillon, mais parcequ'il déplaisoit aux jésuites, étant neveu de l'archevêque de Reims Le Tellier, qu'ils n'aimoient pas. Ils peignirent à Louis XIV l'abbé de Louvois comme janséniste; et le monarque refusa constamment de faire évêque celui que les jésuites accusoient. Il ne put l'être qu'à la mort du roi: le régent le nomma à l'évêché de Clermont; mais l'abbé de Louvois ne put jouir de cette grace, étant mort peu de temps après. Le duc d'Orléans lui donna Massillon pour successeur, comme s'il eût voulu braver les préventions du feu roi, en nommant évêques à la suite les uns des autres tous ceux que ce prince avoit rejetés. Massillon fut sacré dans la chapelle des Tuileries, en présence du jeune roi Louis XV, par le cardinal de Fleury, alors évêque de Fréjus, à qui pourtant il ne plaisoit ni comme orateur distingué, ni comme oratorien; mais l'évêque de Fréjus voulut en cette occasion faire sa cour au régent, et même au roi, son élève; car ce jeune prince avoit fort goûté *le Petit Carême*, et il en parloit souvent avec plaisir à son précepteur, toujours peu empressé d'applaudir aux éloges que Massillon recevoit.

Page xix. *Sur les discours que* Massillon *faisoit à ses curés.*

Une circonstance singulière donna occasion à ces Discours synodaux. Quoique le roi Louis XV n'eût que neuf à dix ans quand Massillon partit pour son diocèse, le cardinal Dubois, alors tout-puissant, et qui n'avoit pas peu contribué à lui faire donner l'évêché de Clermont, avoit fait espérer à cet éloquent prélat qu'il seroit nommé précepteur du dauphin, qui pourtant n'étoit pas encore né, ni près de naître. On n'auroit pas pu sans doute faire un meilleur choix, et qui eût été plus approuvé par la voix publique. Massillon, pénétré des devoirs que devoit lui imposer ce respectable emploi, jaloux de les remplir et de répondre à l'idée qu'on avoit de lui, tourna, dit-on, toutes ses études vers cet objet. Il négligea les sermons qu'il avoit prêchés avec tant de succès à Paris, ne monta plus en chaire, même dans sa cathédrale,

et se contenta de faire au peuple de son diocèse, presque sans préparation, des exhortations familières et simples, qui n'étoient que pour les pauvres, et que toute la ville néanmoins venoit entendre. Le cardinal de La Rochefoucauld, son métropolitain, étant venu le visiter à Clermont, lui marqua sa surprise de ce qu'il privoit son troupeau de ces discours éloquents qui lui avoient fait tant de réputation. Massillon lui en avoua la cause, se confessa, comme le berger de la fable, du *petit grain d'ambition* qu'il avoit eu, et que le motif d'un grand bien à faire lui paroissoit excuser; il ajouta que, détrompé au bout de quelques années de ses espérances, il avoit voulu rentrer dans la carrière oratoire, mais qu'en perdant l'habitude de prêcher, il avoit presque entièrement perdu la mémoire, et s'étoit mis hors d'état de rapprendre tant de sermons qu'il avoit oubliés. Le cardinal l'exhorta à revoir du moins ces sermons, à les mettre en état de paroître ou de son vivant ou après sa mort, et à composer en même temps, pour l'instruction de ses curés, de petits discours qui lui coûteroient peu à faire et à retenir, ce qui ajouteroit à sa renommée sans fatiguer sa mémoire. Massillon suivit ce conseil: depuis cette époque, il prêcha tous les ans à ses synodes ces discours si bien écrits et si pleins de sentiment et d'onction, qui suffiroient pour l'immortaliser.

« Autrefois, a dit un auteur satirique, il falloit être évêque pour « prêcher; depuis, et durant plusieurs siècles, il a fallu prêcher « pour devenir évêque; aujourd'hui, il suffit de l'être devenu, « pour cesser presque absolument de prêcher. » L'exemple de Massillon, de Bossuet, de Fléchier, et même de plusieurs prélats de nos jours, prouve que cette épigramme mérite au moins quelques restrictions.

On vient de voir tout ce que le cardinal Dubois avoit fait pour Massillon, et tout ce qu'il avoit voulu faire. Les ennemis de Massillon lui ont reproché les complaisances qu'il eut pour ce ministre, en consentant à être un des évêques assistants de son sacre, et en signant l'attestation de vie et de mœurs dont il eut besoin pour être promu au cardinalat. La reconnoissance lui fit faire cette faute. Il devoit sa fortune à Dubois, qui avoit du moins eu le mérite de récompenser ses rares talents négligés par Louis XIV. La bonté naturelle de Massillon dégénéroit quelquefois en une

foiblesse qu'il se reprochoit lui-même, et à laquelle il cédoit malgré lui. Il faut pardonner à sa foiblesse en faveur de ses motifs.

Page XIX. *Sur l'esprit conciliateur de* MASSILLON *dans l'affaire du jansénisme.*

Le cardinal de Fleury pria Massillon de travailler à la conversion de l'évêque de Senez Soanen, qui, pour son appel de la bulle *Unigenitus*, avoit été déposé par une assemblée de dix à douze évêques, qu'on a appelée le *Concile d'Embrun*, et exilé ensuite à la Chaise-Dieu, en Auvergne. Massillon écrivit à ce prélat, et en reçut une réponse si décidée, si ferme, si repoussante, qu'il n'osa poursuivre sa négociation. Cette réponse est imprimée dans la vie que les jansénistes ont écrite de l'évêque de Senez. Le prélat s'y plaint avec amertume de ses anciens confrères de l'Oratoire qui étoient devenus évêques, et qui l'avoient abandonné. Mais Massillon n'attachoit pas la même importance que lui aux opinions qui avoient causé les malheurs de ce respectable vieillard. Il croyoit qu'on pouvoit être bon chrétien et bon évêque sans déclamer contre la Bulle; que c'étoit peut-être faire trop d'honneur à cette production, *moins pontificale*, disoit-il, *que jésuitique*, de s'en occuper sérieusement, et que le moyen le plus sûr de la faire tomber dans l'oubli, étoit de garder à son égard un silence profond, respectueux en apparence, et dédaigneux en effet. Il le disoit quelquefois, mais sans éclat et sans bruit, à ceux de ses confrères qu'il voyoit les plus zélés pour cette Bulle, mais qui ne l'écoutoient guère, qui l'imitoient encore moins, et qui n'en étoient pas plus sages.

Massillon, dans la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Senez, parle, il est vrai, avec assez de ménagement de la bulle *Unigenitus*, dont on le prioit d'être le défenseur. Mais il croyoit en ce moment devoir tenir un autre langage plus conforme à celui des évêques soumis à cette Bulle.

« Dépouillons-nous, lui dit-il, de toutes les complaisances in-
« séparables de la singularité; regardons comme des pièges que
« nous tend l'orgueil, le desir, caché souvent à nous-mêmes, de
« nous donner en spectacle. Il est terrible d'être seul de son côté,
« et d'avoir contre soi tout ce qui porte un nom d'autorité dans

« l'Église. Il faut, pour être tranquille dans cet état, penser, comme « le pharisien, qu'on n'est pas fait comme le reste des hommes. »

Et dans une autre lettre au même prélat: « Je crains, Monsei- « gneur, qu'il ne me soit échappé quelque terme dans ma dernière « lettre qui ait pu vous déplaire. Dieu m'est témoin que, loin d'a- « jouter une nouvelle douleur à vos chaînes, je souhaiterois pou- « voir les partager avec vous pour vous en soulager, sans parta- « ger néanmoins le motif qui vous les fait souffrir.... Je ne vou- « drois, pour me défier de la bonté de votre cause, que les écrits « odieux que vos apologistes répandent tous les jours dans le pu- « blic. Je viens de lire un livre intitulé: *Jésus-Christ sous l'ana- « thème;* l'auteur y décide nettement que, comme la synagogue « prévariqua en condamnant Jésus-Christ, l'Église a prévariqué « en condamnant le père Quesnel; que les pharisiens et les sad- « ducéens sont encore parmi nous les maîtres de la doctrine, c'est- « à-dire, les jésuites désignés par les premiers, qui n'ont qu'une « écorce de religion, et les évêques marqués par les sadducéens, « qui n'en ont point du tout. Une bonne cause seroit-elle défendue « par de tels excès? Ne laissez pas séduire, mon très respectable « seigneur, votre zèle et votre bonne foi par les louanges de ceux « qui vous applaudissent. S'ils vouloient s'en tenir précisément « au dogme, nous serions bientôt d'accord; mais ils outrent tout, « et c'est ce que la sagesse de l'Église ne souffrira jamais. Les jé- « suites ont leurs opinions que l'Église tolère; mais croyez-vous « que la plupart des évêques pensent et enseignent comme eux? « Au lieu de vous unir à nous, pour nous aider à soutenir l'an- « cienne doctrine et la saine morale, vous nous affoiblissez en « vous séparant de nous; vous donnez de nouvelles armes au mo- « linisme; vous aidez ses sectateurs à persuader au monde qu'on « ne peut combattre leur doctrine sans tomber dans des excès « opposés. »

Voici ce que Massillon écrivoit encore à l'évêque de Rhodez (Tourouvre), qui, dans une lettre écrite au roi, et signée par quelques évêques, avoit pris la défense de celui de Senez..... « Les remèdes qui aigrissent le mal sont de nouvelles plaies qu'on « fait à l'Église. Ceux qui sont à la tête du jansénisme, et qui écri- « vent pour sa défense, sont des esprits outrés qui passent le but

« sur toutes les matières qu'ils traitent. Il est vrai que, de l'autre « côté, on ne s'en est pas toujours tenu aux justes bornes, et « qu'on a défendu l'Église avec des armes qui affoiblissoient sa « cause. Quel parti donc reste-t-il à prendre pour des évêques qui « aiment la paix et la vérité? Il faut prendre le parti qui n'est point « parti, c'est-à-dire, précisément celui de l'Église, qui désavoue, « et ceux qui la défendent mal, et ceux qui l'attaquent. Je con- « nois, comme vous savez, le caractère des appelants, et c'est « parceque je les connois, que, dans aucun temps, il ne m'a été « possible de les goûter; orgueil, amour de la singularité, mé- « pris pour tout ce qui ne pense pas comme eux, quelque rang « qu'on puisse tenir dans l'Église, partis extrêmes, hardiesse à dé- « cider sur tout ce qu'il y a de mieux établi; nulle règle, nul « amour de la paix, une intrigue et une cabale éternelle et pué- « rile, les ignorants, les femmes, les dévotes, les mondains, tout « leur est bon; pour peu qu'on paroisse les favoriser, ils vous as- « socient à eux, ils grossissent leur liste de votre nom, et prennent « une condescendance charitable pour une adhésion totale à leur « entêtement..... »

Et plus bas.....

« Je plaignois comme vous M. l'évêque de Senez, je respec- « tois son âge, son caractère, ses mœurs épiscopales; mais je « voyois avec douleur qu'il nous avoit ôté lui-même tous les « moyens de le défendre. Je reçois quelquefois de ses nouvelles; il « ne cesse de me dire qu'il ne souffre que pour défendre la grace « efficace et la liberté de l'Église de France. J'ai beau lui répondre « que sur ce pied-là, de cent vingt évêques que nous sommes, il y « en auroit au moins cent d'exilés; le bon vieillard n'entend rien; « il ne perd pas de vue son fantôme; ses correspondants abusent « de sa simplicité, et le lui grossissent sans cesse avec des éloges si « pompeux sur sa fermeté, qu'il est surpris que nous ne donnions « pas tous dans un piège aussi usé; il espère que Dieu aura égard « à ses bonnes intentions; mais je crains fort qu'il n'entre dans sa « conduite un peu de complaisance sur les applaudissements du « parti, et sur le triste spectacle qu'il donne à l'Église. »

Massillon s'exprime avec la même sincérité dans une autre lettre adressée au père Mercier, cordelier de Reims. « .... Une des plus

« grandes plaies que le jansénisme ait faites au christianisme, c'est « d'avoir mis dans la bouche des femmes et des simples laïques les « points les plus relevés et les plus incompréhensibles de nos mys- « tères, et d'en avoir fait un sujet de contestation et de dispute. « C'est ce qui a répandu l'irréligion; et il n'y a pas loin pour les « laïques de la dispute au doute, et du doute à l'incrédulité..... »

Page xxij. *Sur les charités que* Massillon *obtenoit de la Cour pour les pauvres de son diocèse.*

Ce n'étoit pas seulement à l'éloquence de Massillon, et à la considération qu'il s'étoit attirée par sa vertu, que le gouvernement accordoit les secours réclamés par ce prélat en faveur des malheureux; c'étoit aussi par le desir de le ménager, et par la crainte, assurément bien mal fondée, de lui donner des mécontentements qui le déterminassent à se faire janséniste. On ne vouloit pas que ce parti pût se glorifier d'un si illustre défenseur, et on appréhendoit que le respect de la plupart des évêques pour ce digne confrère n'en entraînât plusieurs à suivre son exemple. Le cardinal de Fleury, par ce motif, ménageoit beaucoup Massillon, que cependant il n'aimoit pas. Massillon, de son côté, ménageoit aussi le ministre, mais par un motif plus noble, et pour en obtenir les secours qu'il demandoit en faveur des pauvres. Il disoit quelquefois, en plaisantant sur cette politique timide et réciproque du cardinal et de lui : « Nous nous craignons mutuellement, et nous sommes ravis tous deux d'avoir rencontré un poltron. » Il poussa cette *poltronnerie*, dont il convenoit si naïvement, jusqu'à n'oser confier son séminaire aux oratoriens, ses anciens confrères, parceque le cardinal demanda la préférence pour d'autres. Massillon crut avoir à se repentir de cette foiblesse : « J'ai, disoit-il, ouvert la « porte à l'ignorance, pour avoir la paix : j'aurois dû penser que, « dans les prêtres comme dans les peuples, l'ignorance est bien « plus à craindre que les lumières. »

Ce même cardinal de Fleury, peu empressé de faire valoir le mérite, craignoit l'éclat que Massillon auroit eu à Paris, s'il s'y étoit montré. Le ministre éloignoit avec soin toutes les occasions qui auroient pu amener dans cette ville l'évêque de Clermont; et

cette nouvelle raison ne contribuoit pas peu à faire obtenir à Massillon toutes les graces qu'il demandoit par ses lettres.

On doit regretter beaucoup que les premiers éditeurs de ses OEuvres n'aient pas publié des lettres si intéressantes, qui formeroient, dit-on, un volume considérable, et qui, jusqu'à présent, sont restées manuscrites. Ceux entre les mains de qui elles sont tombées ne devroient pas priver le public, l'état, et l'Église, de ce monument précieux d'éloquence et de charité.

Un prélat très respectable, qui vivoit encore au moment où cette note fut écrite, et que son mérite seul avoit fait évêque, ainsi que Massillon, assuroit que l'évêque de Clermont ne se contentoit pas, dans ses lettres au cardinal, de solliciter des secours pour les pauvres de son diocèse, mais qu'il osoit même lui faire quelquefois des reproches. Ce prélat disoit avoir lu une lettre très éloquente et très forte, que l'évêque écrivoit au ministre sur l'injustice de la guerre de 1741, et même un mandement qu'il avoit préparé en conséquence, et envoyé au cardinal. Ce mandement n'a point été imprimé dans le recueil des OEuvres de Massillon. Il y a apparence que le ministre engagea l'évêque à le supprimer: c'est grand dommage. Il eût été curieux de voir de quelle manière le sage Massillon auroit concilié, dans cet écrit pastoral, son respect pour l'autorité monarchique avec les sentiments que lui inspiroit en ce moment l'administration, et son amour pour son roi avec son amour plus grand encore pour l'humanité et la justice, qui lui paroissoient, disoit-il, également outragées dans cette guerre. C'est aux politiques vertueux et philosophes à décider s'il avoit raison. Nous ne sommes ici qu'historiens, et nous ne prenons pas la liberté de juger les maîtres du monde sur leurs querelles et sur leurs traités.

Au défaut de ce précieux mandement, nous insèrerons ici une lettre touchante de l'évêque de Clermont au cardinal de Fleury, pour obtenir la diminution des impôts sur la province d'Auvergne.

« Monseigneur, je supplie très humblement votre Éminence de « ne pas trouver mauvais que je sollicite une fois son cœur pater- « nel pour les pauvres peuples de cette province: je sens toute « l'importunité de pareilles remontrances; mais, Monseigneur, si « les misères du troupeau ne viennent pas jusqu'à vous par la voix

« du pasteur, par où pourroient-elles jamais y arriver? Il y a long-
« temps que tous les états et toutes les compagnies de cette pro-
« vince me sollicitent de représenter à votre Éminence leur triste
« situation. Ce ne sont point des plaintes et des murmures de leur
« part, vous méritez trop de régner sur tous les cœurs; c'est uni-
« quement leur confiance en votre amour pour les peuples qui
« emprunte ma voix. Ils vous regardent tous comme leur père et
« l'ange tutélaire de l'état, et sont trop persuadés que si, après
« avoir été informé de leurs besoins, vous ne les soulagez pas,
« c'est que le secours auroit peut-être des inconvénients plus dan-
« gereux que le besoin même, et que le bien public, qui est le
« grand objet du génie sage et universel qui nous gouverne, rend
« certains maux particuliers inévitables.

« Il est d'abord de notoriété publique, Monseigneur, que l'Au-
« vergne, province sans commerce et presque sans débouché, est
« pourtant, de toutes les provinces du royaume, la plus chargée,
« à proportion, de subsides. Le conseil ne l'ignore pas; ils sont
« poussés à plus de six millions, que le roi ne retireroit pas de
« toutes les terres d'Auvergne, s'il en étoit l'unique possesseur;
« aussi, Monseigneur, les peuples de nos campagnes vivent dans
« une misère affreuse, sans lit, sans meubles; la plupart même,
« la moitié de l'année, manquent de pain d'orge ou d'avoine, qui
« fait leur unique nourriture, et qu'ils sont obligés de s'arracher
« de la bouche et de celle de leurs enfants pour payer leurs im-
« positions.

« J'ai la douleur d'avoir chaque année, Monseigneur, ce triste
« spectacle devant les yeux dans mes visites. Non, Monseigneur,
« c'est un fait certain, que dans tout le reste de la France il n'y
« a pas de peuple plus pauvre et plus misérable que celui-ci; il l'est
« au point que les nègres de nos îles sont infiniment plus heureux;
« car en travaillant ils sont nourris et habillés, eux, leurs femmes,
« et leurs enfants; au lieu que nos paysans, les plus laborieux
« du royaume, ne peuvent, avec le travail le plus opiniâtre, avoir
« du pain pour eux et pour leur famille, et payer leurs subsides;
« s'il s'est trouvé dans cette province des intendants qui aient pu
« parler un autre langage, ils ont sacrifié la vérité et leur con-
« science à une misérable fortune.

« Mais, Monseigneur, à cette indigence générale et ordinaire « de cette province, se sont jointes, ces trois dernières années, « des grêles et des stérilités qui ont achevé d'accabler les pauvres « peuples. L'hiver dernier sur-tout a été si affreux, que si nous « avons échappé à la famine et à une mortalité générale qui pa- « roissoit inévitable, nous n'en avons été redevables qu'à un excès « et à un empressement de charité, que des personnes de tous les « états ont fait paroître pour prévenir tous les malheurs. Toutes « les campagnes étoient désertes, et nos villes pouvoient à peine « suffire à contenir la multitude innombrable de ces infortunés « qui y venoient chercher du pain ; la bourgeoisie, la robe, et le « clergé, tout est venu à notre secours ; vous-même, Monseigneur, « avez déterminé la bonté du roi à nous avancer soixante mille li- « vres. C'est uniquement à la faveur de ce secours que la moitié « de nos terres, qui alloient toutes rester en friche par la rareté et « la cherté excessive des grains, ont été ensemencées : le prix des « grains a diminué de plus de moitié ; mais le pauvre peuple, qui, « pour ensemencer ses terres, a été obligé d'emprunter du roi et « des particuliers, et d'acheter des grains d'un prix alors exorbi- « tant, va être obligé, par la vileté du prix où ils sont maintenant, « d'en vendre trois fois autant qu'il en a reçu pour rembourser « les avances qu'on lui a faites, de sorte qu'il va retomber dans le « même gouffre de misère, si votre Éminence n'a pas la charité « de faire accorder cette année quelque remise considérable sur « les impositions que le conseil va régler incessamment. Au reste, « Monseigneur, je supplie instamment votre Éminence de ne pas « regarder ce que je prends la liberté de lui écrire comme un excès « de zèle épiscopal. Outre tout ce que je vous dois déja, je vous « dois encore plus la vérité; ainsi, loin d'exagérer, je vous pro- « teste, Monseigneur, que j'ai ménagé les expressions, afin de ne « pas affliger votre cœur. Je ne doute pas que notre intendant, « quoiqu'il craigne beaucoup de déplaire, n'en dise encore plus « que moi; que votre Éminence ait la bonté de s'en faire rendre « compte: je sens bien que, dans une première place, on ne peut « ni tout écouter ni remédier à tout; cette maxime pouvoit être « admise sous les ministères précédents; mais sous le vôtre, tout « est écouté: les grandes affaires qui décident du sort de l'Europe

« ne vous font pas perdre de vue les plus petits détails. Rien ne « vous échappe de cette immensité de soins, et rien presque ne « paroît non seulement vous accabler, mais même vous occuper. « C'est dans cette confiance que j'ai hasardé cette lettre : avec un « vrai père, on ose tout; et, quand on lui parle pour ses enfants, « on peut bien l'importuner, mais on est bien sûr qu'on n'a pas le « malheur de lui déplaire. »

Page xxiv. *Sur le mélange du genre de* Massillon *et de celui de Bourdaloue dans un même Sermon.*

C'étoit l'ingénieux La Motte qui disoit ce que nous avons rapporté, « qu'un sermon excellent à tous égards seroit celui dont le « raisonneur Bourdaloue auroit fait le premier point, et le tou- « chant Massillon le second. » Un critique plein de goût, et qui mérite qu'on lui réponde (tant d'autres ne méritent pas même qu'on les lise), M. de La Harpe ne pense pas comme La Motte, et croit qu'un sermon de ce genre *seroit une étrange bigarrure.* Oui, sans doute, si dans le premier point Bourdaloue étoit raisonneur avec froideur et sècheresse, comme il ne l'est que trop souvent dans ses sermons; mais non pas s'il étoit raisonneur avec éloquence, comme il lui arrive aussi quelquefois de l'être. Alors les deux genres pourroient s'allier ensemble, comme a fait Cicéron dans ses belles harangues, où il est doux et insinuant dans son exorde, vif et pressant dans ses moyens, touchant et pathétique dans la péroraison. C'est ainsi, et à cette seule condition, que Bourdaloue et Massillon pourroient paroître l'un après l'autre dans le même discours. Mais, sans doute, un discours *plus parfait encore,* comme nous l'avons dit, seroit celui où les talents des deux orateurs seroient fondus ensemble, et où le prédicateur sauroit joindre la raison à la sensibilité; car, quoi qu'en disent les ames froides, il ne faut pas faire à la raison et à la sensibilité l'injure de croire qu'elles ne puissent être réunies l'une avec l'autre.

Il faut convenir que ce genre de discours, où l'on trouveroit à-la-fois Bourdaloue et Massillon, ne seroit pas fait pour toutes les espèces d'auditoires, et qu'au contraire un sermon où l'on ne verroit que Massillon tout seul seroit également goûté à la cour et

dans les villages. Un curé de campagne disoit de ses paroissiens : « Ils m'écoutent toujours avec plaisir quand je leur prêche Mas- « sillon. »

On peut observer à cette occasion que, dans tous les genres d'écrire, les écrivains qui vont au cœur sont venus après ceux dont la force fait le caractère; Racine après Corneille, Massillon après Bourdaloue, Euripide après Sophocle, Cicéron après Démosthène. Seroit-il donc plus aisé d'être énergique que d'être sensible, et d'exagérer la nature que de s'y abandonner? Nous oserions peut-être dire qu'il est plus difficile à un écrivain d'être simple que d'être grand, si l'on pouvoit être grand sans être simple.

Sur le testament de MASSILLON.

Dans l'éloge de ce respectable prélat, nous avons parlé de ce testament et du legs qu'il a fait aux pauvres. En voici deux autres articles, dont l'un marque son amour pour la paix, et l'autre sa justice à l'égard de sa famille, qu'il ne vouloit pas priver de ce qui devoit lui revenir légitimement de sa succession.

« Je demande tous les jours à Jésus-Christ qu'il calme les trou- « bles qui agitent l'Église de France, et qu'il daigne y rétablir la « paix que nous avons tâché de conserver dans ce grand dio- « cèse.... »

Et plus bas....

« Je déclare que je n'ai jamais rien retiré des biens de ma fa- « mille depuis la mort de mon père ; mais si j'ai conservé quelque « droit dans ces biens, soit pour ma légitime, soit pour mon titre « sacerdotal, je veux que le tout soit délaissé à ceux de mes parents « qui devroient de droit y succéder. »

PETIT CARÊME.

AVIS DE L'AUTEUR.

Ces Sermons ne sont que des entretiens particuliers faits pour l'instruction du roi (Louis XV) avant sa majorité, et pour les personnes de la cour, qui composoient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces discours y furent prononcés.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

DES EXEMPLES DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël.

Luc. c. 2, v. 34.

Sire,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes ; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua, sur les autels, du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles, et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; et qu'ainsi le même Évangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule étoit, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenoient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu!

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes; et vous sur-tout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même: oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare: vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs: *positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauroient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se bornent à leur personne : ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne sauroit imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles, leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances[1].

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste; il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures; et, par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public: leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation sur-tout, ou plus vaine ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus atta-

[1] Ita, in maxima fortuna, minima licentia est. SALLUST.

chée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles ; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse ; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté tout reprend sa place dans un état où les grands, et le prince sur-tout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'ames foibles ; on craint Dieu sans craindre les hommes ; la vertu n'est plus étrangère à la cour ; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée, il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse ; la licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique ; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public ; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé

du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul avoit, par des lois sévères, puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrace, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur; mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages. En un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne serviroit qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve, que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'auroit que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à

obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveroient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs graces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler: ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable: le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre: les passions, déja si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu; et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est

difficile de ne pas s'y livrer lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet: ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs graces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite: condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les graces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là quel déluge de maux dans le peuple! les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous éga-

rent; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les graces; c'est elle qui les reçoit: les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets, que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'état que les hommes oiseux et inutiles; la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public; et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui

tiennent ici-bas sa place ; et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

SECONDE PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée !

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre ; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs ! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents ? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre ?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer le malheur des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre régne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un état que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas ! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les desirs, tout prête des armes à la volupté ; des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur ; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société ne servent plus qu'à celle du vice ; tout devient les ministres, et par-là les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur !

les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur, se taisent et s'affoiblissent en l'approchant: tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer, même de loin, ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation; rien n'est privé dans leur vie; tout appartient au public: l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen: ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis: le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers; au milieu de tous les peuples se passent des évènements qui prennent leur source dans leurs exemples; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France sur-tout, qui depuis long-temps fixe

tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et, comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre régne que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains; soyez le modéle des bons rois; et en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siécle que les princes et les grands sont redevables; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siécles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers;

mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siécles; leur vie, liée avec les événements public, passe avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité: le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes: les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siécle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu! quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité! quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siécles! quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu! enfin, quoi de

plus grand que d'être né pour le bonheur même des siécles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur, parmi les hommes, et que de nos cendres mêmes il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables!

Telle est, Sire, la destinée des bons rois; et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle: hélas! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'enfant miraculeux que Dieu réservoit encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois, mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire[1] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince[2] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'illustre maréchal[3] qui a reçu comme une vertu héréditaire la

[1] Madame la duchesse de Ventadour. — [2] Le duc du Maine.
[3] Le maréchal de Villeroi.

science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'état, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle[1] qui, après avoir gouverné sagement l'Église, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple: soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur: marchez devant lui dans l'innocence; vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement[2].

[1] L'ancien évêque de Fréjus.

[2] Louis XV a toujours conservé écrites au chevet de son lit les paroles remarquables que Louis XIV lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras : ces paroles ne sont point telles qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidèlement copiées :

« Vous allez bientôt être roi d'un grand royaume. Ce que je « vous recommande plus fortement est de n'oublier jamais les « obligations que vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui « devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec « vos voisins. J'ai trop aimé la guerre; ne m'imitez pas en cela, « non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. « Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à connoître le

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! Ainsi soit-il.

« meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus « tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne « pouvoir faire moi-même. »

(VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXVIII.)

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES TENTATIONS DES GRANDS.

Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

MATTH. c. 4, v. 1.

SIRE,

Les signes éclatants qui avoient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ, ne permettoient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçoient que, dans les derniers temps, Dieu susciteroit de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple, tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa

fureur : plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer; et comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

« Changez ces pierres en pain[1], » dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

« Puisque vous êtes le Fils de Dieu, ajoute-t-il, il « enverra ses anges pour vous garder[2]. » Il continue par l'adulation, et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur ame.

Enfin, « je vous donnerai les royaumes du monde « et toute leur gloire[3]; » et il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur foiblesse.

Ainsi le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achéve de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se dé-

[1] Matth. c. 4, v. 3. — [2] Ibid. v. 6. — [3] Ibid. v. 8.

veloppent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connoître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'ame; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de i que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire; les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la r tient, l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique? Les occasions préviennent presque leurs desirs; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent; l'indécence du siécle et l'avilissement des cours honorent même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration, et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au

vice, ne connoissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime: l'élite de son armée est bientôt sacrifiée; et par-là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte : il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher: et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre : il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui les gênent; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug: ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures; les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La dis-

tance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas : ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauroient venir jusqu'à eux, et presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déja l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices; il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par la soumission; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands; ils vivent comme s'ils n'avoient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir; les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté; le desir de parvenir suspend du moins des passions qui, de tout temps, en ont été l'obstacle : on ne sauroit allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté, et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice : en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; et jusques ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien

à desirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes : leurs ancêtres ont travaillé pour eux; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus : l'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté : la nature a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien à faire au mérite; et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race devient, un moment après, elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre : les exemples là-dessus sont de toutes les nations et de tous les siècles.

Salomon avoit porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre; l'éclat et la magnificence de son régne avoit surpassé celle de tous les rois d'Orient : un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se choisir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de

la vertu; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succéde, que de les acquérir soi-même.

SECONDE PARTIE.

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par-là que le tentateur commence à les séduire; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice; l'adulation achéve de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône soufflent de toutes parts la volupté; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'ame le ver dévorant; mais le flatteur traite le remords de foiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux raménent bientôt la paix et l'abondance: les peuples en sont affligés; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'état, qui en promet toujours de nouvelles; l'oppression des peuples dégui-

sée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur[1], disoit autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lévres fausses qui cherchent à nous perdre, parce-qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire !

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée : le zéle de vos sujets est inépuisable ; mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de long-temps à leur zéle ; les nécessités de l'état les ont épuisées ; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Écoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul ; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déja cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père étoit redevable de la gloire et de la

[1] Ps. 11, v. 4.

prospérité de son règne, et qui lui conseilloient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour, et leur fidélité qui lui étoit due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient, leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient: et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Hélas! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au-dedans de nous, non seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices: l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Leurs vertus mêmes se corrompent; c'est l'expérience de tous les siécles, disoit Assuérus: les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples: *et ex veteribus probatur historiis... quomodo malis quorumdam suggestionibus regum studia depraventur*[1]. C'étoit un roi infidèle qui fit cet aveu public

[1] Esth. c. 16, v. 7.

à ses sujets : les conseils spécieux et iniques d'un flatteur alloient souiller toute la gloire de son empire; la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avoit données; il change en sources de vice des penchants qui étoient en eux des espérances de vertu : le courage dégénère en présomption; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'ame des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes

de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non, Sire[1], les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang: la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité: eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devroient connoître; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre: les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les évènements les plus publics: on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les mi-

[1] On n'est pas d'accord sur la ponctuation de ce passage. Quelques éditeurs ont cru apercevoir dans les mots *non*, *Sire*, une confirmation de la proposition qui précède, et les y ont rattachés en ponctuant ainsi..... *les amusements puérils de l'enfance; non, Sire. Les princes*, etc. Cette leçon pourroit se justifier: il est en effet peu conforme à la logique et à la grammaire de commencer par une négation une phrase qui exprime une proposition affirmative; mais il ne faut voir dans ces deux mots qu'une formule oratoire familière à Massillon. (Lef.)

sères publiques ; on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidéle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité alloit encore jusqu'au pied de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Écriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres foiblesses : *delinitus obsequiis eorum, acquievit eis*[1].

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple; c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les foiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres, les trahit; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte devroit être destinée à l'adulation : la sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices; car il est aussi

[1] II. Paral. c. 24, v. 27.

criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit du mensonge, entrez dans la bouche des prophétes du roi Achab; vous réussirez, vous le tromperez, et sa séduction est inévitable: *decipies, et prævalebis*[1]. Hélas! si l'adulation a tant de charmes lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affoiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si, dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achévent de les séduire; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnoître; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel mal-

[1] III. Reg. c. 22, v. 22.

heur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auroient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprétes de la religion parler comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où ils auroient dû trouver des Ambroises!

O vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables: fermez l'oreille aux discours qui vous flattent; le flatteur hait votre personne, il n'aime que vos faveurs: écoutez les louanges qui nous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables; souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain: les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie; il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers: la haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation. Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez les louanges.

TROISIÈME PARTIE.

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité; mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achéve de creuser le précipice; c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ: « Je vous donnerai les royaumes du « monde et toute leur gloire. »

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les

grands à la gloire insensée et mal entendue de l'ambition ; et ce desir insensé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre!

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite, et le dégrade; enfin elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable : tels sont les caractères honteux de l'ambition, de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève; elle seule sait former de grands hommes, on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité : ainsi la mollesse et l'oisiveté blessent également les régles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Évangile que par la société.

Mais l'ambition, ce desir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déja il rend malheureux celui qui en est possédé: l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il séche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille: c'est un Aman, l'objet souvent des desirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais, de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des gra-

ces ; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de déréglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs graces; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes ames : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous amener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *si cadens adoraveris me*[1]. On reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées; et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir, et tout ce qui le méne là est la seule

[1] Matth. c. 4, v. 9.

gloire qu'il cherche; il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur, et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvoit faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'éléve est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidéle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune: mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile: le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point: l'intérêt public céde toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état; et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiéte, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paroît plus

glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations: grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang: quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront: on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance: son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le

souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil [1], dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel; sa tête aura touché dans les nuées; ses succès auront égalé ses desirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Grand Dieu! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et sur-tout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde. Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre cœur : « Mon « père et ma mère m'ont abandonné [2]. » A peine avois-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde qui m'avoit porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage; et au prince pieux de qui je tiens la vie, et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *pater meus et mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me* [3].

Grand Dieu! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne;

[1] Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit; quasi sterquilinium in fine perdetur. (Job, c. 20, v. 6, 7.)

[2] Ps. 26, v. 10. — [3] Ibid.

faites-la croître avec son âge; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siécles : *custodi innocentiam*[1].

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son ame; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paroît être né avec lui; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *et vide æquitatem*[2].

Qu'il régne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modéle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent: *quoniam sunt reliquiæ homini pacifico*[3]. Recevez ces vœux, ô mon Dieu! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future! Ainsi soit-il.

[1] Ps. 36, v. 37. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION.

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes.

En même temps ils virent paroître Moïse et Élie, qui s'entretenoient avec Jésus.

MATTH. c. 17, v. 3.

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ :

Moïse, ce dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur :

Élie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvoit faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint

qui le dévoroit que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avoient été grands que parcequ'ils avoient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avoient figuré, et rendre à ce divin original la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul, et dont ils n'avoient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parcequ'ils sont les images de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu dont ils représentent la majesté, et respecter la religion, qui seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes, et un respect de zèle, représenté dans Élie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité.

Fidèles dans l'observance de ses maximes ; zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Être né grand, et vivre en chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité,

ni dans les devoirs de la religion; ce seroit dégrader l'Évangile, et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars, et les puissants selon le siécle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvoit que leurs vices: il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes; que le crédit et l'autorité du siécle étoit inutile à une doctrine descendue du ciel; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puissances du siécle, en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devoient l'affermir; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'Évangile est donc la loi de tous les états; plus même la naissance nous éléve au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnoissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siécles, vous avoit destiné cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant

d'infortunés sur-tout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? Ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains, et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une ame d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connoît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grace? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère, et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat, et l'opulence; ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir, de leurs peines et de leurs sueurs, à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dus, parceque vous en aviez toujours joui.

Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnoissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauroient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères, et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves! et les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats et des rebelles!

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnoissance, que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devroit être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même; ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élé-

vera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion, et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les régles sévères de l'Évangile; au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la reconnoissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de foiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles? Avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-

vous moins livrés aux desirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes; et elle adouciroit votre pénitence! Vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez trouver là-dessus dans la religion des exceptions qui vous fussent favorables!

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes frères! quel Dieu de chair et de sang nous formons-nous? Quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand, où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exerceroit que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands! ces hommes qu'il avoit comblés de biens, qui avoient été les heureux de la terre, qui s'étoient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avoient vécu que pour eux-mêmes! et il s'armeroit alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé! et il réserveroit toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avoient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avoient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnoissance n'engageroient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes!

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disoit autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations; que les vieillards respecteront ma jeunesse; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront; que je serai aimé dans la paix, et redouté dans la guerre : *per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis*[1]. C'est par elle que mon régne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *per hanc disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei*[2].

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance, mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus. Les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes : les peuples souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit et la dégrade; les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres : le gouvernement n'a

[1] Sap. c. 8, v. 13, 15. — [2] Ibid. c. 9, v. 12.

plus de régle quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions : le caprice et le goût forment les décisions que devoit dicter l'amour de l'ordre; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur de ses sujets; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disoit encore un sage roi, me sont venus avec elle, et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné: *et innumerabilis honestas per manum illius*[1]. Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois ; qu'il paroît élevé comme le cédre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez; son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès : on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée; il finira par l'ignominie. Dieu aura son tour, et la gloire

[1] Sap. c. 7, v. 11.

de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disoit autrefois un prince juif à ses enfants : *cogitate generationes singulas*[1]; et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants et efféminés; et que l'histoire des crimes et des excès des grands est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu, que le peuple.

J'étois encore enfant, disoit le roi Salomon, mais je me trouvois déja les lumières d'un âge avancé, et je sentois que je devois à ma naissance une ame bonne et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam*[2].

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette, dans le cœur des grands et des princes, des semences et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui, pour les devoirs sublimes de

[1] Mac. c. 2, v. 61. — [2] Sap. c. 8, v. 19.

la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions : l'éducation fortifie le vice de la naissance ; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments ; il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est ; né dans les sens et dans la boue, il s'éléve difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Évangile une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauroient atteindre : la religion, qui fait les grandes ames, ne paroît faite que pour elles ; et il faut être grand, ou le devenir pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grace supplée à la nature ; que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu ; que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple ; que les vases de boue, entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence ; et que tout chrétien est né grand, parcequ'il est né pour le ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang plus pur s'éléve plus aisément ; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires : le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne sauroit nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la pro-

bité de ceux qui ne voient plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tiennent en leurs mains la fortune et la destinée publique. Le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une ame que la naissance destine à de grandes choses: la régle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la régle parmi les peuples. S'ils sont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources: la nature toute seule a environné leur ame d'une garde d'honneur et de gloire: enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu; et ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes; mais ils lui doivent encore un respect de zéle qui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

SECONDE PARTIE.

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre: tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin dans

l'ordre des conseils éternels doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales; les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois; c'est le devoir de tout fidèle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité, doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion que de voir les grands et les princes confondus au pied des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la foi : c'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paroître sans pudeur et sans contrainte au pied du sanctuaire, devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiroient souvent se dégrader en paroissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion! Ils se font un intérêt

d'état de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle : l'Église est-elle donc moins intéressée que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi ?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection. Hélas ! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée ; et s'ils sont nécessaires aux états, l'autorité n'a que faire de s'en mêler : de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paroît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe et languit, si la religion du prince et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'état ; où il importe au souverain de maintenir, et les dehors augustes de la religion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'Église le respect et la soumission qui leur sont dus, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de

l'Église ne sont jamais loin de ceux de l'état; on ne respecte guère le joug des puissances quand on est parvenu à secouer le joug de la foi: et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a par-tout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte; en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires; et par-tout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles: elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Église n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté; sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés : ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission : on devoit les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paroître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables : ils respectoient le sceptre dans les mains même profanes et idolâtres, et ils auroient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion. Aussi c'est à eux

que le culte doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les Césars, sous l'Évangile, tirèrent l'Église de l'obscurité où les persécutions l'avoient laissée. Les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur régne en relevant celui du culte; et les monuments publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à soutenir la majesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires : c'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix justes dans Sodôme, le feu du ciel ne seroit jamais tombé sur cette ville criminelle. L'état périroit, le trône seroit renversé, nos villes abymées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodôme et Gomorrhe, si Dieu ne voyoit encore au milieu de nous

des serviteurs fidèles, s'il ne nous laissoit encore une semence sainte, si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtoit les foudres que la dissolution publique de nos mœurs auroit dû déja attirer sur nos têtes : *nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus*[1]. Les princes, Sire, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires, et les monarchies, et le monde entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, Sire, par un simple respect que les princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance ; ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui sont fidèles à Dieu : c'est par les emplois publics ; l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui le craignent : c'est par des préférences ; les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne ; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteroient même nos rebuts et nos mauvais traitements : c'est enfin par les graces ; nos bienfaits ne sauroient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attachent.

Quel bonheur, Sire, pour un siécle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété ! Par eux croissent et s'animent les talents utiles à l'Église :

[1] Rom. c. 9, v. 29.

par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés : par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnoissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siécles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés, sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siécle leur aura déférés; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore, de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes où la valeur d'un côté, et la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de graces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion : mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité; et notre siècle sur-tout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles ; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu; et que, dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Égypte et dans le désert étoit encore si récent, ils proposoient déja, contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas ! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire, c'est un titre qui honore; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes cor-

rompues qu'elles sont, rougissent; et l'impiété, qui devroit avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères! Les plus grands hommes du paganisme ne parloient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connoissoient la puérilité et l'extravagance : ils pensoient avec les sages, et ils n'osoient parler que comme le peuple; ils n'auroient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendoient respectable; et Socrate lui-même, l'honneur de la Gréce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devoit être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres auxquels ses citoyens devoient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zéle public se réveille! et, sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel! et on applaudit à l'impiété! et, dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets! Les vaines idoles auroient donc eu le ministère public pour vengeur

contre les savants et les sages; et le seul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins et les insensés!

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs : éloignez l'impie d'auprès de vous; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avilisse devant eux la foi de leurs pères! ce doit être, pour vous, manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez; c'est un langage indécent qui blesse les égards et les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité: comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission; l'incrédulité est le vice des esprits foibles et bornés: c'est tout ignorer que de vouloir tout connoître. Les contradictions et les abymes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi; et il y a encore moins de ressource pour la raison

à secouer tout joug, qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zéle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône; que le zéle pour la défense de l'Église, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre; et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi, qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son régne, ô mon Dieu! devienne celle de l'Église; que les troubles qui l'agitent soient calmés avant qu'il puisse les connoître; que la concorde et l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zéle; que son régne soit le régne de la paix et de la vérité; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire; et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les méne encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages: *et puer parvulus minabit eos*[1]. Que le camp des infidéles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions; et que s'ils entendent encore des clameurs autour de

[1] Isaie, c. 11, v. 6.

l'arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point.

Luc, c. 11, v. 24.

Sire,

Cet esprit inquiet et immonde, qui sort et rentre dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu, qui essaie toutes les situations, et ne peut se plaire et se fixer dans aucune, qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides, qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité si envié du monde, et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie. Ce n'est pas ce qui nous éléve au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos, et point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur. Au contraire, plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

SIRE,

Si l'homme n'étoit fait que pour la terre, plus il y occuperoit de place, et plus il seroit heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier seroit sa possession et son partage, qu'il sentiroit toujours qu'il se dégrade, et ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui

l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son ame, qu'ils ne sauroient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secréte de la rupture et de la séparation; et tout ce qui altère son union avec Dieu le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Évangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possession d'un objet, du bonheur qui sembloit nous y attendre, un nouveau desir nous jette dans la même illusion; et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il seroit moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours pla-

cée plus haut que nous-mêmes : plus on s'éléve, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône. Le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidéles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs; et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille; ses desirs croissent avec ses crimes. Plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et

sa satiété fait elle-même son supplice; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *et dulcedo illius vermes* [1]. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses desirs, toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à desirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang; plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique : ses bienséances; plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures sont cruelles : ses devoirs; parcequ'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez; le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur; elle n'habite, et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même; les rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils

[1] Job, c. 24, v. 20.

ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les régnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales : elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur régne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance; tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il posséde; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parcequ'il peut prétendre à tout : ses desirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paroître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précédent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son ame

est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'état, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique : les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures : enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus ty-

rannique. Leurs disgraces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours ; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déja ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remédes. L'excès des attentions achéve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espéce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des

devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique.

Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont par-tout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans régle.

Non, mes frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, et ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! que l'élévation, qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

SECONDE RÉFLEXION.

Je dis leur ennui : et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes frères, l'ennui, qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit par-tout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se

font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouissances publiques; c'est une vivacité d'ostentation; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essaient de tout, et rien ne les pique et ne les réveille : et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur ame s'étoit d'abord flattée : *et spes illorum abominatio animæ*[1].

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déja usé pour eux à l'entrée même de la vie; et leurs premières années éprouvent déja les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'ame; tout ce qui la souille l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac

[1] Job, c. 11, v. 20.

et de Rebecca, dans la cour du roi de Gerare, suffisoient à ces ames pures et fidéles. C'étoit un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte. Les festins d'hospitalité faisoient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisoit pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au-dehors à celui qui la porte déja dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents: mais si vous ne portez pas au-dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au-dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre ame une amertume qui les empoisonnera. Raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset; de toutes ces transformations il n'en sortira et résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu, ce qui nous éloigne de vous est cela même qui devroit nous rappeler à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu, parcequ'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et non seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit par-tout, mais encore par la bizarrerie et le fonds d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paroîtra triste et agité; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son ame : *quum satiatus fuerit arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum*[1].

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes: leurs projets se détruisent les uns les autres; et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer : leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant: il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles: *vagi sunt gressus ejus, et investigabiles*[2]. On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier; on s'égare avec eux, et on les manque encore: ils se lassent des hom-

[1] Job, c. 20, v. 22. — [2] Prov. c. 5, v. 6.

mages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leur caprice et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée, il s'étoit vu élever sur le trône : son régne avoit commencé par des victoires : un fils, digne de lui succéder, sembloit assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissoient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissoient comme un seul homme. Que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, et il ne se connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres. Il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paroissant au pied de son trône, et, s'en éloignant, il est encore plus

sûr de déplaire. Touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnoît moins juste et moins innocent que lui; et le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre et bizarre: soins inutiles! lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort. Il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux : destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu; ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées; ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles; et ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse.

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux, ils le seroient du moins sur le trône. Mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre:

sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est[1].

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes : vos caprices naissent de votre indépendance; vous retournez sur vous votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déja tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur; et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au-dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fonds de chagrin et de caprice! Rien ne plaît, parcequ'on ne sauroit plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se per-

[1] Sap. c. 3, v. 11.

mettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés : les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événements, et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une ame livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux, et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile si Dieu n'est point avec elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines ; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disoit autrefois un jeune roi, et qui de l'enfance comme vous, Sire, étoit monté sur le trône ; Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple, et juge des enfants d'Israël. Au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône ; et en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo*

tuo[1]. Vous m'avez environné de gloire, de prospérité, et d'abondance; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne: *ut mecum sit et mecum laboret*[2]: elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiétes que la royauté traîne après elle; *et erit allocutio cogitationis et tædii mei*[3]. Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *intrans in domum meam, conquiescam cum illa*[4]. Les plaisirs finissent par l'amertume; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain, est le siége des noirs soucis : mais votre crainte et la sagesse ne laisse point de regrets après elle: on ne s'ennuie point de la posséder, et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle : *nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium*[5].

Heureux donc le prince, ô mon Dieu, qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous

[1] Sap. c. 9, v. 7. — [2] Ibid. c. 9, v. 10. — [3] Ibid. c. 8, v. 9.
[4] Ibid. c. 8, v. 16. — [5] Ibid. c. 8, v. 9.

craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui regarde comme un malheur de commander aux autres s'il ne vous est pas soumis lui-même!

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois [1]. Vous, qui êtes le secours du pupille, rendez-lui, par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux, et des leçons d'un auguste bisaïeul : réparez ses pertes par l'accroissement de vos graces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père : que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection. La foiblesse de son âge, et les graces qui brillent déja dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse. Rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourroient menacer sa vie; et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte, qui seule fait le bonheur des peuples et des rois. Assurez la félicité de son régne par la bonté de son

[1] Ps. 71, v. 1.

cœur et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son ame et autour de son diadème pour lui en adoucir le poids ; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité aux misères publiques ; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.....

Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venoit à lui.....

JEAN, c. 6, v. 5.

SIRE,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout étoit fait pouvoit tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige, n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces in-

fortunés non seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *vidit turbam multam, et misertus est eis* [1].

Par-tout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zéle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les foibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapproche.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

[1] Matth. c. 14, v. 14.

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seroient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux; ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en éléve quelques uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles et des petits; c'est par-là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection, et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secréte de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens régnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le ca-

ractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; et, en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes ames; rien ne les enfle et ne les éblouit, parceque rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité,

ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdroit en se montrant de trop près: on couvre de la fierté des défauts et des foiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même: on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois, ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins; et si l'éclat du trône étoit tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevoit l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles: l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence: plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus

devant lesquels c'étoit un crime digne de mort pour Esther même d'oser paroître sans ordre, et dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des suppliants, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, sans ame, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves, séparés de tout commerce comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité et la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique ; c'est être foible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort ni étude ; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Écriture, est la vie et la félicité des peuples, et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres séches et arides : *in hilaritate vultus regis, vita ; et clementia ejus quasi imber serotinus*[1].

[1] Prov. c. 16, v. 15.

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déja imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris et par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables: c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût: il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paroître

humain! N'est-ce pas une barbarie, non seulement de n'être pas touchés, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devroit être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis, environnent: ils seroient bien plus dignes d'excuse, si portant déja le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parcequ'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déja sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! seroit-ce donc là le privilége des grands,

ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermoit nos entrailles, et ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des foibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression: la misère ose rarement réclamer les lois établies pour protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois: la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux; c'est à eux à porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé: ils sont comme le canal de communication,

et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa foiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles; grand Dieu! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous; vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur les géants: vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice, et de prospérité, qui s'étoit élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie, et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siécle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime

qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des foibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions, et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au-delà que la mort et le jugement; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible: ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

SECONDE PARTIE.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudroit-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas*[1].

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée, n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des graces et de contribuer à la félicité d'autrui: on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie et l'alégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnois-

[1] S. Ambr. in vita Nab. 13.

sance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent: c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint: il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre

cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer: vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau: vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands, vous goûterez la véritable douceur de votre état; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seuls. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter: on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui: chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre ame: le long usage qui

endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des graces? Que seroit la puissance des rois, s'ils se condamnoient à en jouir tout seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison. Outre le plaisir de faire du bien, qui nous paie comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre: *in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris*[1].

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher: l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains, et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

[1] Eccl. c. 3, v. 19.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance: il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parceque l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets; cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien

à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Écoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert ; ils veulent l'établir roi sur eux : *ut raperent eum, et facerent eum regem*[1]. Ils lui dressent déja un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda ses ancêtres : ils ne reconnoissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroit ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiroient ; ce seroit les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu, à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence et la majesté, peintes sur le front de cet auguste enfant, nous annoncent déja la félicité de nos peuples ; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu! ces premiers gages de notre bonheur : rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre. Il ne vouloit régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux ; nos misères étoient ses misères, nos afflictions étoient les siennes, et son cœur ne faisoit qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet

[1] Joan. c. 6, v. 15.

enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux ! que la douceur et la majesté de son front soit toujours une image de celle de son ame ! que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la régle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! par-là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST.

Hic erit magnus.

Il sera grand.

Luc, c. 1, v. 32.

Sire,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand, parcequ'il sera le Saint

et le Fils de Dieu, *Sanctum, vocabitur Filius Dei* [1]; parcequ'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum* [2]; parceque son régne ne finira plus, *et regni ejus non erit finis* [3]. Tels sont les caractères de sa grandeur; une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur régne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siécles, c'est-à-dire qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

L'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand parcequ'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le

[1] LUC. c. 1, v. 35. — [2] MATT. c. 1, v. 21. — [3] LUC. c. 2, v. 33.

plus auguste de l'univers coule dans ses veines; il est grand parcequ'il est le Saint et le Fils du Très-Haut: toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu, d'où il est sorti; et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres: s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siécles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne: le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre: les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siécles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possédent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que

les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parcequ'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu: c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne: c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands: c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque, et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grace et de son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parceque nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est

elle qui éléve le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches et tous les élus des siécles passés sont nos ancêtres, que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siécle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu; aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne; et le plus saint de vos prédécesseurs n'alloit pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avoit été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet: *ut filii Dei nominemur et simus*[1]. Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, n'avoient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se proposoient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur, et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connoissoient rien de plus grand que de ramper dans la boue, et d'être confon-

[1] S. Joan. ep. 1, c. 3, v. 1.

dus par leurs sentiments et leurs occupations avec la plus vile populace, quel opprobre pour leur nom et pour la nation qui attendroit de tels maîtres!

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siécle. La grace de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel. La première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans votre majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne seroit rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes; si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes; si le monde exige tant des enfants de la terre; qu'est-ce

que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel! quelle innocence, quelle pureté de desirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel! qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté: *hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur.*

SECONDE PARTIE.

Mais, en second lieu, il sera grand, parcequ'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum;* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction; et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté. Nous étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses; et il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre concitoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance. Nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde; et il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses graces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui étoit souillé, fortifier ce qui étoit foible, sauver ce qui étoit perdu, réunir ce qui étoit divisé. Quelle grandeur! car il n'y

a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer; ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix, et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence; c'est un nouveau joug et une servitude honteuse que ce funeste libertinage; et la régle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'éléve contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et, sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de régle; chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois. Vous ne connoissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est

vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même. Vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parceque sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne régnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un régne long et glorieux l'avoit affermie; sa haute sagesse la soutenoit, et l'amour de ses sujets n'y mettoit presque plus de bornes. Cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une régle qui les conduit, un secours qui les protége,

une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parcequ'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parcequ'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois ; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets ; et quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre ; il n'est grand que parcequ'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance qui les porta autrefois à se faire des dieux même de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit, des princes bienfaisants, un Jupiter roi de Créte, un Osiris roi d'Égypte, qui avoient donné des lois sages à leurs sujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, et les avoient rendus heureux pendant leur ré-

gne : l'amour et le respect qu'inspire la reconnoissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes; car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux, et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnoissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ses peuples; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis des provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura

conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parcequ'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs

paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles [1].

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

TROISIÈME PARTIE.

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *et regni ejus non erit finis*. Il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance. Les hommes de tous les temps le reconnoîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à

[1] Voltaire, dans *la Henriade*, a imité ce passage de Massillon.

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

son père: il sera même le prince de l'éternité, il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'Église triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus; c'étoit un faux éclat qui environnoit nos places, mais qui ne sortoit pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire étoit le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain: on a honte des louanges qu'on leur a données; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oseroit plus parler: on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connoître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les sié-

cles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône: et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parcequ'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur régne, s'ils ne sont répétés sous les régnes suivants. C'est là que la postérité, toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils dûrent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une régle à ses successeurs, et que son régne devienne le modéle de tous les régnes à venir: c'est par-là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel comme le régne de Jésus-Christ: *et regni ejus non erit finis.*

Le régne de David fut toujours le modéle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires, toutes seules, qui le rendirent le modéle des rois ses successeurs: Saül en avoit remporté, comme lui, sur

les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgraces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venoient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs, et lui ouvrir les yeux sur ses foiblesses, les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand-prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre régne puisse être éternel; que non seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre régne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les régnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire; et que ces mêmes paroles si souvent portées à vos oreilles trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins; et vous serez un grand roi, et la durée de votre régne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains en naissant naissent de bons maîtres. Vous voyez déja tous les cœurs voler après vous: Sire, l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois: leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples; ce sont eux qui perpétuent de siécle en siécle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets! d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son régne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi dans toute la suite des siécles, comme la reine de Saba le disoit de Salomon: Heureux ceux qui le virent, et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! Heureux l'âge qui montre à la terre un si bon maître! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son régne l'abondance,

la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie. Son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes. Il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achéve. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé; et que cette prière, si souvent ici renouvelée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée!

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce; et que tous les cœurs, déja réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde aux pieds des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu! de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples; que l'ou-

vrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale; que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare. Il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race; qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

JEAN, c. 8, v. 54.

SIRE,

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, étoit quelque chose de réel, quel homme jusque-là avoit paru sur la terre qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans le monde?

Suivez-le dans tout le cours de sa vie, toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence: la boue entre

ses mains rend la lumière aux aveugles ; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs ; il voit l'avenir comme le présent ; il entraîne après lui les villes et les peuples : personne avant lui n'avoit parlé comme il parle ; et charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants, ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme ; et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

Il y a long-temps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la

bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, et où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir, dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; et à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, auroit-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia*[1].

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes frères, que les hommes ont de tout temps

[1] Judith, c. 16, v. 19.

établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or, sans la crainte de Dieu, toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre : les plus grands talents deviennent dangereux, ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage : et enfin les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine, sans la crainte de Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion : il croit qu'on peut être fidéle aux hommes sans être fidéle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société sans avoir celles qu'exige l'Évangile ; et, en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourroit laisser au monde cette foible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même, et, puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'apparte-

nir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible, et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture; que malgré les vices et les passions qui les dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse; en un mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il propose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Évangile. Il les dégrade pour élever son idole: il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui. Il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il seroit aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole! Il n'y auroit qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les foibles vestiges.

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux; mais c'est le

goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leurs paroles; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la foiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miséricordieux : ils ont toutes les vertus pour le public; mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *multi homines misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet*[1] ?

Mais quand la probité du monde ne seroit pas presque toujours fausse, il faudroit convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu, parceque les motifs qu'elle nous fournit sont par-tout les mêmes. La honte et l'opprobre en seroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle et plus glorieuse à l'homme

[1] Prov., c. 20, v. 6.

de bien. Sa vie même seroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint; et le reproche de sa conscience, la seule peine qui l'afflige. La gloire même et les acclamations publiques le solliciteroient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préfèreroit le devoir et la régle qui la condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste: le monde peut varier à son égard; les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui peuvent demain le dégrader et l'abattre; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux justes, et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu, c'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les foiblesses de l'homme. Le juste peut tomber: mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes; elle seule marche sûrement, parceque les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes. Les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parceque les occasions ne changent jamais rien aux régles. La lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres. En un mot, elle ne compte les hommes pour

rien, parceque Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin, le foible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter un concurrent; pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir. En un mot, qu'il passe toujours pour un homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paroît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon : Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont les conseils étoient regardés comme les conseils de Dieu, pré-

fère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère: vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même: vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle); et connoître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu, c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire: *vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei*[1].

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine; on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

SECONDE PARTIE.

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si, les ayant reçus de Dieu, nous ne

[1] Sap., c. 13, v. 1.

les employons que pour nous-mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? souvent l'instrument des malheurs publics; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui; ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité de sa course; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes; tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront, de leurs larmes et de leur sang, la triste matière de ses triomphes; il épuisera et renversera ses propres états pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples et les nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célébre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! Et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues: les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa li-

berté; se faire rendre des hommages que ses concitoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne peut mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siécle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siécle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles, plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne régle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même; ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'état, ne sont plus, dit

Job, que de foibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes foiblesses: *qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat* [1].

TROISIÈME PARTIE.

Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoissance publique : tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnoissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

[1] Job, c. 12, v. 19.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne pèse que les actions : il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public. Tout ce qui l'embellit doit être glorieux, et les mœurs, ou les motifs qui ne déshonorent que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ses traits; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connoître : et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et, en effet, je ne vous dis pas : Percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements. Tout en est brillant au-dehors, vous voyez le héros; entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même; c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius*[1].

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent, et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devoit peut-être les victoires et

[1] Sap., c. 15, v. 10.

la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vifs ressorts qui nous font marcher vers la gloire; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avoit rendus célèbres; souvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom; l'homme désavouoit le héros; leur réputation rougissoit de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants; la familiarité trahissoit la gloire de leurs succès; il falloit rappeler l'époque de leurs grandes actions, pour se persuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *gloriam sapientes possidebunt; stultorum exaltatio ignominia*[1].

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et

[1] Prov., c. 3, v. 35.

de nous-mêmes; une conscience pure et à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourroient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parcequ'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne seroit plein de merveilles, vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seroient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentiroit de vos louanges; si Dieu n'étoit point avec vous, si l'orgueil, plutôt que la justice et la piété, étoit l'ame de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seroient des crimes, vos triomphes, des malheurs publics; vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple; vos passions seroient vos seules vertus, et malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous auroit donnés, aux yeux de Dieu, et peut-être même de la postérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant

auguste; elle paroît déja peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros; c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété: ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déja les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux: laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde; nous ne vous demandons, grand Dieu, que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son régne; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse, qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes: qu'il vous craigne, grand Dieu; ses ennemis le craindront, ses peuples l'aimeront, il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siécles; et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

MATTH. c. 21, v. 5.

SIRE,

Par-tout ailleurs Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône : il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée, pour manifester sa gloire à trois disciples : les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paroît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire. Il souffre des hommages publics ; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *dicite quia Domi-*

nus his opus habet[1]. Il entre dans le temple; et, par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avoit ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics; c'est le fils de David, qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême, et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas; il leur faut encore les vertus publiques. Ce seroit peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Évangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état; plus il est élevé, plus ils se multiplient; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques; et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or, la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics.

Secondement, une piété foible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises et dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule et bornée, facile à rece-

[1] Matth. c. 21, v. 3.

voir l'impression du préjugé, et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage et l'élévation, qui font décider et entreprendre; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

La piété véritable est l'ordre de la société : elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zéle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre de chaque état. L'homme public n'est point vertueux s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le prince

s'égare et se perd par la même voie qui auroit sauvé le sujet; et le souverain en lui peut devenir très criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable: on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets. Les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre: ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux

qui les précèdent, comme parle l'Écriture, pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le dûrent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde: vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus: tout vous est permis; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége: vous pouvez négliger les soins de la royauté; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel seroit donc ce fantôme de piété qui feroit une vertu aux grands et au souverain, de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connoître les hommes: le choix des sujets est la première source du bonheur public; et, pour les choisir, il faut les connoître. Nul n'est à sa place dans un état où le prince ne juge pas par lui-même: le mérite est négligé, parcequ'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses: l'intrigue supplante les plus grands talents; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'état, n'emploie sa valeur dans l'oisiveté des champs que contre des animaux sauvages, tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire, seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un or-

gueilleux Aman est à la tête de tout, et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics, et non les en détourner; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples; les graces de leur état sont des graces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète: *ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere*[1]. Ils y seront seuls, et livrés à eux-mêmes: Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous; et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource: une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade.

Eh quoi! Sire, tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique, se renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seroient abandonnés, les affaires demeureroient, les subalternes abuseroient de leur autorité, les lois céderoient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seroient comme des brebis sans pasteur, tout l'état dans la confusion et dans le désordre! et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderoit avec des

[1] Matth. c. 24, v. 26.

yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse! et les peuples, exposés à la merci des flots, n'auroient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disoient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse? *Magister, non ad te pertinet quia perimus* [1]? La religion autoriseroit donc des abus que la raison elle-même condamne!

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public? Elle tombe ou s'affoiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la foiblesse des lois; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires; le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes; l'observance des lois de l'état doit préparer les voies à celles de l'Évangile. L'Église ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe; aussi les états où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères : les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs; et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile; elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la foiblesse de l'autorité; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions pu-

[1] Marc, c. 4, v. 38.

bliques. Les régnes les plus foibles et les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les régnes funestes de son accroissement et de sa puissance; et dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, mêloient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat, au sortir du temple où il venoit tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyoit, dit l'Écriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte, que les malheurs des régnes précédents avoient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faisoient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paroissoit sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques; ses yeux étoient ouverts sur tous les besoins de l'état; et, ne pouvant suffire seul à tout, il alloit chercher, jusqu'aux extrémités de la Judée, des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés, et partager avec eux les soins qui environnent le trône: *oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum*[1].

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui sur-tout que l'Église honore d'un culte public, descendoit même dans le détail des différents de ses

[1] Ps. 100, v. 6.

sujets ; et, comme il en étoit le père, il ne dédaignoit pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il vouloit la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avoit reçue de ses pères. Il croyoit que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne sauroit être l'homme de Dieu s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles ; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle ; ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public ; ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des états, qui font mouvoir toute la machine ; et tout doit être grand dans la piété des grands.

SECONDE PARTIE.

Mais si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision, que traîne d'ordinaire après soi

une conscience timide et scrupuleuse, ne paroissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'état avant ceux de l'Évangile, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des régles de l'Évangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'état.

Dieu, qui est auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui les gouvernent? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? Et les rois seroient-ils son ouvrage s'ils ne pouvoient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur régne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? et, s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu seroit fausse, ou les sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des régles saintes; que les empires et les monarchies ne se ménent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la régle du particulier, mais que les états ont une régle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberoit dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisoient les affaires publiques;

et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'état et l'homme de Dieu!

Quoi! mes frères, la justice, la vérité, la bonne foi, seroient funestes au gouvernement des états et des empires! La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendroit elle-même l'écueil! Un bras de chair soutiendroit plus sûrement les royaumes que la main de Dieu, qui les a élevés! Les peuples ne pourroient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent! Et les ministres des rois ne pourroient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie! Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que, lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé; l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture: on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Au-

gustin[1], de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient par-tout les apparences du mal, et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide; toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin, et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles; on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière. L'homme vertueux tout seul a le droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur: une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, foible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, et une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir, et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre et la régle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété; mais ce ne sont pas ceux de la piété

[1] De civitate Dei.

même. C'est le caractère d'un esprit foible et borné; mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot, c'est l'excès de la vertu; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable éléve l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous éléve au-dessus de nous-mêmes.

Quel régne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidéle à la loi de ses pères? Quel gouvernement plus sage et plus absolu? Tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnoit son trône! La piété en avilissoit-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien, avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devoient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardoient-ils pas comme des insensés devant lui? Ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées, admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisoit gouverner

tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? et la piété seroit-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, et ne cessèrent d'être heureux que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des états et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel, qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse ; et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les états.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin, l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise; c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire: la vertu, simple et sincère, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité; et les justes sont plus exposés à être surpris, parce-qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands sur-tout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise: outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disoit autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre: *dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt*[1].

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables! pré-

[1] Esth. c. 16. v. 6.

jugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vices ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zéle qui cherche à nuire doit leur être suspect : la véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou, loin de le publier, le cache du moins, et l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu; les délations secrétes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le réglement de ses mœurs; et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien; ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étoient dus qu'à la piété elle-même; ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étoient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures. Des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants; et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zéle. C'est ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zéle même l'écueil de leur piété. Les Constantin, les Théodose, ont vu autrefois leur amour pour l'Église se tourner contre l'Église même, et favoriser l'erreur par un

zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre : leur zèle n'est utile à l'Église que lorsqu'il est demandé par les pasteurs. Les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets; mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Église. Les princes n'en sont que les premiers enfants; et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Église, loin d'y remédier; leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies, et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils

peuvent environner l'arche et la garder comme David; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte; mais il ne doit jamais en être la régle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnoient pas le trône, sans doute la piété des souverains seroit la plus sûre ressource de l'Église; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands; mais c'est l'obstination dans le préjugé qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris. Hélas! comment pourroient-ils s'en défendre? Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper; est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments : et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir

être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avoit été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une foiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous raménent au vrai affermissent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même; leur respect ne s'affoiblit qu'envers celle ou qui ne le connoît pas, ou qui le justifie; et dans leur esprit rien ne déshonore l'autorité que la foiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croiroit s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône, si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glo-

rieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous en imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquée n'aura plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adulations et les mauvais conseils; et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils que la piété des grands deviendra respectable, qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les foiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtées, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : Que les princes pieux sont les moins propres à gouverner, et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles! Mais si l'adulation ose les porter un jour jusques au pied de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire! Écoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bis-

aïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois. Leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires. Les louanges que l'Église leur donnera à jamais dureront autant que l'Église elle-même. Leurs grandes actions, ou auroient été ensevelies dans la révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, Sire, comme eux le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même; et que, pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été, comme eux, fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde. Mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même; donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi; faites qu'il respecte ceux qui vous ser-

vent, et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu; et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations. Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? regardez-le, grand Dieu, avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

Écoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi; laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *respice in me, et miserere mei*[1]. Soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse. Conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connoît pas de titre plus glorieux que d'être le premier né de vos enfants : *da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde, et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *et salvum fac filium ancillæ tuæ.* Et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les

[1] Ps. 85, v. 16.

plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi long-temps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE COEUR DES GRANDS.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.

Ps. 2, v. 2.

SIRE,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple, comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son père qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession

par sa mort de l'empire de l'univers ; il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands-prêtres : ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César ; ce roi à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il falloit que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate, et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *astiterunt reges terræ*, etc.

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable ; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre ; c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

La vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix; la jalousie la persécute, un lâche intérêt la sacrifie, l'indifférence la méprise, et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parcequ'elle est la plus incurable; c'est un vice qui mène à tout, parcequ'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite, il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité; il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avoient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence; et leur zèle jaloux ne l'auroit pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *quid facimus, quia hic homo multa signa facit*[1]?

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur

[1] JOAN. c. 11, v. 47.

des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Mais, hélas! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable; que les dons éclatants de l'esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres; que la moisson si abondante, et qui manque d'ouvriers, excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, sans y en mettre souvent un nouveau; que dès la naissance de l'Évangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers, et que l'Église souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend que par l'erreur même qui l'attaque! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement, et nos foibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste de l'envie. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires: il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne jus-

tifie; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des ames de boue où la nature avoit d'abord placé des ames grandes et bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien: ces grands-prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ; eux qui devoient proscrire ces hommes infames qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence des autres hommes, ils se les associent, et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore; ils nous deviennent chers dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion; et ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût: et ces hommes corrompus, et qu'on devroit bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protègent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infame dont on rougit tout bas soi-même: Doëg

l'Iduméen devient cher à Saül dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime! Non seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David, et descendu des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères; enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux; rien ne nous paroît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins, et assurer la couronne à son maître; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sainteté de sa vie; les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette fu-

neste passion; la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'état, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche, et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique; on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public; les intérêts de la nation et la conservation du temple et de la loi paroissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'état, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du

maître comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite; la faveur du maître et le bien de l'état ne nous paroissent jamais aller ensemble; on se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire; mais ce n'est pas l'état qu'il a dessein de sauver; c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les cours de ces zéles de jalousies : on étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'état dans la bouche et la jalousie dans le cœur; on paroît contristé quand les événements sont malheureux, et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place; et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du juste soit sur eux et sur leurs enfants : la désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paroît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'état à leurs jalousies particulières, faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux; ménager des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme! Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux; et chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zéle du bien ne cherche qu'à se rendre utile; et à l'homme vertueux et qui aime l'état, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les pontifes, qui livre aujourd'hui Jésus-Christ, la jalousie: mais, en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César, et c'est le seul devoir qui les occupe; tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience; la probité qui nuiroit à leur fortune, et qui leur feroit perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès-là qu'on craint plus la disgrace de César que le reproche de sa conscience, si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paroît d'abord dans le caractère de Pilate des restes de droiture et de probité; sa conscience s'éléve en faveur de l'innocent; il semble lui-même plaider sa cause; il n'ose le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre: premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse; nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succéde la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César: *si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris*[1]. A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice et la vérité quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle: une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre, pour une ame noble, que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions; il est beau d'oser s'exposer à son indignation plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; et si les princes commé vous peuvent

[1] Joan. c. 19, v. 12.

compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux qui ne se joint point aux adulations publiques doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours : à peine se trouva-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes, qui ne connoissoient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains : la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté, il abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du juste : s'exposer à leur violence, ce seroit allumer le feu de la sédition ; il vaut encore mieux que l'innocent périsse que si toute la nation alloit se révolter contre César, et il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie ; il semble que le bonheur et la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes ; que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déja dit ailleurs, et on ne sauroit trop le redire, la loi de Dieu est toute la force et toute

la sûreté des lois humaines ; tout ce qui attire la colère du ciel sur les états ne sauroit faire le bonheur des peuples ; l'ordre et l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des régles saintes ; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut ; c'est, en affoiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés ; et l'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes : les ministres qui ont outré la puissance des rois l'ont toujours affoiblie ; ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs états ; et leur zèle n'a été utile aux Césars qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persécute aujourd'hui Jésus-Christ, un vil intérêt dans Pilate qui le livre, et enfin une indifférence criminelle dans Hérode qui en fait un sujet de mépris et de risée.

Hélas ! quelle autre destinée pouvoit se promettre la doctrine de l'Évangile en se montrant à une cour superbe et voluptueuse ? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté, et il n'y a de grand pour ceux qui habitent les palais des rois, que le plaisir et la gloire. Si vous n'y paroissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce, et un nouveau venu qui

vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes nous venons souvent ici affoiblir ce langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes, autoriser presque leurs préjugés avant d'oser combattre leurs passions, et, sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnoissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publioit de Jésus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges, et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie; ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle: les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre: il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et

frivoles, *interrogabat eum multis sermonibus*[1]; de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes, que par un desir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et où l'on peut opter; de ces questions enfin qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi que les recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion, *interrogabat eum multis sermonibus;* faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteroient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de

[1] Luc. c. 23, v. 9.

leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleroient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci; et par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout-à-fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le desir de la connoître qui l'interroge; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent plus sur la religion, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes frères, on a déja trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut, pour la trouver, ni creuser dans les abymes, ni s'élever au-dessus des airs; il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix; les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière; elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières; plus on veut raisonner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison, une fois sortie de la régle, ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en vouloit d'abord, parmi nous, qu'aux abus prétendus du culte; elle a depuis attaqué le

culte lui-même : elle se plaignoit que nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité de médiateur; elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de sa naissance éternelle : elle vouloit réformer la religion, elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connoître aucune; elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux livres saints; et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties, et dont elle a rougi elle-même. Non, mes frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au-delà, vous n'avez plus de route assurée, vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort, vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants des ténèbres; et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée, *sprevit autem illum Herodes*[1]; et toute sa cour suit son exemple, *cum exercitu suo*. La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli et du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est là leur loi et leur évangile; et ils n'ont rien de plus fixe dans

[1] Luc. c. 23, v. 11.

leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette régle; ce fut pour lui la régle de tous les temps et de tous les lieux; son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi; l'irréligion étoit le seul crime auquel il ne pardonnoit point; tout étoit sérieux pour lui sur cet article; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres; religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche d'un souverain; une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété, ou faire de nouveaux impies; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité, et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever, et vous montrer les pas-

sions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ!

Hélas! en est-il une seule que sa croix ne confonde? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, il en est le premier martyr; et les grands craignent la vérité, et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'est roi que pour être la victime de son peuple; et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances; et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts; et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères. Il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre. Que dirai-je? il n'est roi que parcequ'il est sauveur, ses bienfaits forment tous ses titres, ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous: tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes, il est tout à nos usages; et les grands comptent le reste des hommes pour rien, et ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de

sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre: Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets : vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu; ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un roi qui fait de la croix son trône et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse : c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples : c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux; Sire, régnez pour notre bonheur, et vous règnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne, et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur

le trône; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Église que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix ; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui sur-tout vos graces en sa faveur. N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille : laissez-nous, grand Dieu! jouir de votre bienfait, que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à-la-fois, répare nos pertes et essuie nos larmes; comblez-le lui seul de toutes les graces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devoient régner à sa place, et auxquels sa couronne étoit destinée : réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son régne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres

de bonheur que nous nous promettions séparément sous les régnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinoit, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.

Col. c. 2, v. 15.

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étoient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir, et de mort; c'étoit le triomphe lugubre des passions humaines : et ils ne laissoient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté, et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance. Il triomphe du péché ; mais, en effaçant et attachant à la croix cet

écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grace. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation, et à l'erreur publique ; celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, et de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la foi, et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMI RE PARTIE.

Sire,

La gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent; enfin, la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avoient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les éléve au-dessus des événements et de l'envie, elle leur assujettit leurs passions ; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avoit peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ ; et c'est ce modéle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avoit pu le sauver des traits de l'envie ; et son innocence avoit paru succomber aux puissances des ténébres qui l'avoient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances même, sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire ; la Judée seule l'avoit rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premièrement la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la cour sur-tout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur ? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse ? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et ram-

pants? En un mot, où sont les héros dont la malignité, et peut-être la vérité, ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera: ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu, et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auroient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, parcequ'elles seront toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en garde contre son ambition, parceque son ambition sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses états le fléau de la guerre, parcequ'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les états étrangers. Il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affoiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur foiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire: il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône, et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute: et la sou-

mission sera sans murmure, parcequ'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples ; par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel étoit, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs, à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avoient recours à sa sagesse : ils s'en remettoient à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il étoit leur juge et leur arbitre ; et la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des états et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles ; et nous venons

de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgraces.

Mais, sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avoient caché sa véritable gloire; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus: il falloit que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple; il falloit qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paroître tout ce qu'il étoit : ses succès inouïs lui avoient valu le nom de grand; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre foiblesse. La raison, la philosophie, promettoit la constance à son sage, mais elle ne la donnoit pas; la fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchoit une vaine consolation en faisant semblant de mépriser

des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son reméde que dans le cœur même; or la religion toute seule porte son reméde dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchoient une insensibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même: la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission: notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment; et la sagesse païenne ne vouloit les rendre insensibles que parcequ'elle ne pouvoit les rendre soumis et patients; elle apprenoit à l'orgueil à cacher, et non à surmonter ses sensibilités et ses foiblesses; elle formoit des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étoient que pour les spectateurs, et aspiroit plus à la gloire de paroître constant qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes; elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parcequ'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de

vos lumières, qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siécle: si cette gloire n'est qu'au dehors; si la religion, qui seule éléve le cœur, n'en est pas la première base; le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur, on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

SECONDE PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avoit attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché: il emméne captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par la grace la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous éléve au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours

à la piété par des dérisions insensées; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu; en vain il la représente, aux grands sur-tout, comme une foiblesse et comme l'écueil de leur gloire; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un régne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes: leurs vices, venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire* [1]. Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leurs personnes aux yeux du public, quelle honte lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connoissent de loi que le mépris public de toute bienséance et leur propre foiblesse! Ils devoient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent; ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne sauroit jamais effacer

[1] Mac. c. 1, v. 42.

l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices: on loue les actions, et l'on méprise la personne; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses foiblesses: le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle; il éléve des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise; chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre: l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secréte et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion; la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut sup-

pléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvroit la honte des passions, mais elle n'apprenoit pas à les vaincre ; et ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il étoit même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avoient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même ; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il falloit que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grace.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçoit depuis si long-temps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siécle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre Lycée, où, au milieu des places publiques[1], elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie: ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses mystères; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres: il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? sa doctrine étoit insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie; elle n'annonçoit que des croix et des souffrances, et les Césars devinrent ses disciples; elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance, pouvoient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvoit devenir le siége de la vertu et de l'innocence: quelle gloire pour la religion!

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire

[1] Prov. c. 8, v. 1, 3, 4.

véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable, c'est la vertu: un prince, maître de ses passions; apprenant sur lui-même à commander aux autres; ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre régle que ses desirs, et faisant pourtant à tous ses desirs un frein de la régle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu: un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant; l'un a été le héros d'un jour, et l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché; mais il triomphe encore de la mort; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avoit fermées, et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin qu'à la bête; tout devoit mourir avec son corps : et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connoître, n'étoit pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avoit formé, et que le hasard seul alloit dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettoit au-delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devoient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avoit voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avoit imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes : et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau; ils ne sur-

vivent pas long-temps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien ; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes, vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! Et que sont les histoires des états et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siécles, est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siécles et de tous les régnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires ; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des au-

tres princes dans la postérité; sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au-dessus de toute la multitude des tribus; sa gloire va même croissant en s'éloignant; et plus les siécles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs: ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des François a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie, et nous ne commençons à connoître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modéles illustres que chaque siécle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos an-

cêtres qu'on a déja fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez l'éclat immortel de la justice et de la piété; c'est ce que répétent tous les jours à votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers; et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs!

Déja, si notre tendresse ne nous séduit pas; si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos desirs de vaines prédictions; déja s'ouvrent à nous de si douces espérances; déja nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future; déja la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu! si ce n'étoient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon mi-

nistère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos églises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste; si ce n'étoient là que mes vœux et mes prières; et qui suis-je pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux sur-tout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des graces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Église.

Pourrez-vous, grand Dieu, fermer à tant de vœux

les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere*[1]. Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous vous rappelle et vous rende à votre peuple: *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous font répandre: faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avoient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu, un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Église, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins; et que l'Europe entière envie plus notre bonheur, et soit plus

[1] Ps. 79, v. 15, 16.

touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu! et que ses faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN DU PETIT CARÊME.

SERMONS

EXTRAITS

DE L'AVENT ET DU GRAND CARÊME

DE MASSILLON.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.

Apoc. c. 14, v. 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les attachent à la vie: et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir. Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes; ils l'espèrent, ils le desirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins qu'avant ce dernier moment, les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de

Dieu comme une destinée affreuse; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante, et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu; ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion): mais, puisque la mort du juste vous paroît si desirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos desirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde des yeux d'un pécheur qui va mourir: et qu'il vous paroîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paroît

aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu des yeux du juste qui expire: et qu'elle vous paroîtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu: dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent; et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abyme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparoître encore sur la terre: *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur*[1].

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien; que la vie est un songe; et qu'il est bien insensé de

[1] II. Reg. c. 14, v. 14.

tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment; ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité: heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend: il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de desirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce

qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles: toute sa vie passée en un clin-d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe; pour une fortune qui s'évanouit; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu; pour des amis qu'il perd; pour des maîtres qui vont l'oublier; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop foible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité, et d'un monde

qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise; ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité! que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! falloit-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurois pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles.... erravimus a via veritatis*[1].

[1] Sap. c. 5, v. 6, 7.

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'état; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; les distinctions de vos commandements : tout cela vous paroît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ses objets, se dissipera; vous verrez tout au naturel; et ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet*[1]. Vous ne trouverez plus rien de réel

[1] Job. c. 27, v. 19.

dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité: et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant! il voit qu'il a sacrifié son ame et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avoit paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs, et les suites; il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes: cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons desirs, et il attendoit, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avoit paru si long n'a duré qu'un moment; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles

ne forment presque qu'un seul jour; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe; mais lui, qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion: tant d'emportements honteux, tant de foiblesse et d'abandonnement! Lui qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il se retrouve alors le plus foible, le plus méprisable de tous les pécheurs! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre! une vie que le succès avoit peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume: voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux; et il n'y a eu de tranquillité dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais

dans des dispositions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* [1]; et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* [2].

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je? peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se mani-

[1] Job. c. 17, v. 11. — [2] Ibid. c. 13, v. 26.

festent: plus il creuse dans cet abyme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos; il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir; il lui faudroit une vie entière, hélas! et le temps passe; et à peine reste-t-il quelques moments; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidéle, qu'on oublie tout; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connoître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours; la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténébres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime: des domestiques qu'il a scandalisés; des enfants qu'il a négligés; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères; des ministres de l'Église qu'il a méprisés; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs; les biens dont il a abusé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes: *Revelabunt*

cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum[1].

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parcequ'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de se promettre qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort étoit plus éloignée de son esprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places, qu'il avoit jusque-là vivement desirées ; et que, semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortoit son ame à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit d'un clin-d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir ; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur

[1] Job. c. 20, v. 27.

la vie. Ses proches le flattent; ses amis le laissent s'abuser; on le pleure déja en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment: vous l'avez prédit, ô mon Dieu! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir; il se flatte, il espère encore: la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure: il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les étoit promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante; qu'il ait pu s'obstiner, durant tant d'années, à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une

indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource; c'est qu'on ne meurt qu'une fois; et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer: autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent: autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux: il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet

air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit toujours dû se regarder de même; comme un inconnu qui n'y posséde plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avoit joui avec tant d'insolence. Il est déja dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas ! il se contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions ; il accepteroit comme une grace, l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on vouloit prolonger ses jours; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions ! Il sent que cette maison de boue s'écroule ; il se sent mourir peu-à-peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par

l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre!

Séparation du monde, où il occupoit tant de places; où il s'étoit établi, agrandi, étendu, comme si c'avoit dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avoit jamais pu vivre; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avoit eu tant de part; où il avoit paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire. Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore; le monde meurt pour lui, mais lui-même, en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui: il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains: *et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis*[1].

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparoissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se

[1] Ps. 75, v. 6.

plaignoit autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, et qui occupoient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui; ses sens déja éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui: ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déja ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves même sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs: c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déja, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déja dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur le peu de fond qu'il y a à faire sur

les hommes : *affligetur relictus in tabernaculo suo*[1].

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré. Hélas! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déja oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déja cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes, où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissements que lui attiroit sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *et qui eum viderant, dicent : Ubi est*[2]?

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déja plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déja l'approche. Cette infortunée créature, qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves même la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent

[1] Job. c. 20, v. 26. — [2] Ibid. c. 20, v. 7.

plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *servum meum vocavi, et non respondit..... Halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei*[1].

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent par-tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abyme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir en-

[1] Job. c. 19, v. 16, 17.

fin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision: Qui en est revenu? Il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré: ah! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressources du côté de Dieu de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres; toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne; en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parcequ'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne

change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu ; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité ; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés, qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parcequ'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses graces. Cependant la mort approche, le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourants ce reste de vie qui l'a-

nime encore : « Partez, ame chrétienne, » lui dit-il, *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie, les monuments publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana* : « Partez, ame chrétienne. » Hélas ! elle avoit vécu comme si le corps eût été tout son être ; elle avoit même tâché de se persuader que son ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mouroit avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps, qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. « Partez, ame chrétienne : » vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir ; l'Église croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre : hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. « Partez donc, ame chré-« tienne : » *Proficiscere, anima christiana*, ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; ra-

chetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois souillée; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées: « Partez, ame « chrétienne; » allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes: *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence: il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants, je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour

qu'ils expriment; il entre dans des saisissements, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'ame qui sent l'approche de son Juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit; et par ce dernier effort, son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur: vivez de la vie des justes, et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur, et de consolation: c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre

conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau, tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes même, comme dit saint Paul, voudroient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'est pas moins vrai cependant que la grace surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *requies de labore;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *gaudium de novitate;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *securitas de æternitate :* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'ame fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de la mort une ame fidèle, qui depuis long-temps se préparoit à ce dernier moment, amassoit par la pratique des œuvres

chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paroître vide devant son juge, et vivoit de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdue de vue, et à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *requies de labore.*

Oui, mes frères, il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resteroit alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour

le monde seroit perdu pour elle dans ce dernier moment: au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus, au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'ame fidéle au lit de la mort: des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que le monde livroit à sa foi enfin terminées; les périls où son innocence avoit couru tant de risques enfin disparus; les occasions où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avoit eus à soutenir du côté de ses passions finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis: *requies de labore*. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obsta-

cles, les difficultés qui les ont rendus célèbres ! *requies de labore.* Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *ascende in montem et morere*[1]; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Égypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grace, meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses

[1] Deut. c. 32, v. 49.

par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son ame, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes, dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse: les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnoissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé, et qu'il falloit apaiser; mais comme un père de miséricorde, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, ame fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu: *elevare, consurge, Jerusalem*[1]. Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées: *quæ bibisti calicem usque ad fundum*[2]. Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous: *non adjicies ut bibas illum ultra*[3]. Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse dont vous avez été jusqu'ici environnée; laissez

[1] Is. c. 51, v. 17. — [2] Ibid. — [3] Ibid. c. 51, v. 22.

là les tristes dépouilles de votre mortalité, revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure: *induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti*[1]. Brisez enfin les liens de votre captivité; sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si long-temps des rigueurs et de la durée de votre exil: *solve vincula colli tui, captiva filia Sion*[2]. Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient; que je rentre dans mon héritage; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'appartenez pas, et qui n'étoit pas digne de vous; et que je vous réunisse à l'Église du ciel dont vous étiez une portion pure et immortelle : *non adjiciet ultra ut pertranseat per te incircumcisus et immundus*[3].

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort, le souvenir du passé : *requies de labore*. Mais tout ce qui se passe à ses yeux; le monde, qui s'enfuit; toutes les créatures, qui disparoissent; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations: *gaudium de novitate*.

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements; et voilà précisé-

[1] Is. c. 52, v. 1. — [2] Ibid. c. 52, v. 2. — [3] Ibid. c. 52, v. 1.

ment toute la consolation de l'ame fidéle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendoit; elle le desiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses desirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste juge alloit lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, préparant sans cesse son ame à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vue; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort, et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avoit mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'ame fidéle en ce dernier moment, ah! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde comme il en

falloit juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidéle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devoit me rester que lui seul! On regardoit mon choix comme une folie, le monde s'en moquoit, et on trouvoit bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avoit raison, ou le mondain, ou le fidéle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une ame juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir de discours de Dieu, et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation : elle les médite; elle les goûte; elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que les ministres de Jésus-Christ lui parlent : c'est le langage de son cœur; ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre

parler du Dieu qu'elle a toujours aimé; des biens éternels qu'elle a toujours desirés; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré; du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu! que de lumière! que de paix! que de transports heureux! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grace se passent alors dans cette ame fidèle! Sa foi se renouvelle; son amour s'enflamme; sa ferveur s'excite; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achéve et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son ame s'éléve et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle: semblable à une flamme pure qui s'éléve et paroît plus éclatante, à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenoit, et que le corps où elle étoit attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort; ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos en est altéré. Il faut ménager sa foiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune; choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais

connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres même de l'Église n'approchent que rarement, parcequ'on sent bien qu'ils sont à charge: on les écarte comme des prophétes tristes et désagréables; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siécle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connoître.

Mais ne perdons pas de vue l'ame fidéle: non seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourroit-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? hélas! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissements qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre: on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? hélas! son trésor étoit dans le ciel; ses biens avoient été les biens des pauvres: elle ne les

perd pas; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités? hélas! c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut cher étoit celui qu'elle avoit reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis? hélas! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avoit unis sur la terre; et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Église et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants? elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation; et comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères: *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*[1]. De son corps? hélas! de son corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié; qu'elle regardoit comme son ennemi; qui la faisoit encore dépendre des sens et de la chair; qui l'accabloit sous le poids de tant de nécessités humiliantes; de cette maison de boue qui la retenoit captive, qui prolongeoit les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchoit de s'aller réunir à Jésus-Christ: ah! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse; c'est un

[1] Paral. 29, v. 19.

mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi, la mort ne la sépare de rien, parceque la foi l'avoit déja séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même; et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas; des oreilles, et n'entendoit pas; un odorat, et ne s'en servoit pas; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis long-temps toute sa beauté étoit au-dedans, et elle n'étoit occupée qu'à embellir son ame des dons de la grace et de la justice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire; toute la nature re-

tombe dans le néant; et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges, et des hommes! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde et de toutes les créatures : c'est alors que cette ame, participant déja à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité: *elle est libre parmi les morts*[1]! elle est déja immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'ame fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité! et que ce prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la confiance de ses can-

[1] Ps. 87, v. 6.

tiques, de s'écrier : « Que mon ame meure de la mort « des justes, et que ma mort leur soit semblable [1] ! »

Et voilà, mes frères, ce qui achéve en dernier lieu de remplir l'ame fidéle, au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir, *securitas de æternitate*. Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais, dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement, et en terreur. L'ame juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes même seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déja avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit, comme Étienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'homme à la droite de son père tout prêt à la recevoir; cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des

[1] Nomb. 23, v. 10.

saints, la demeure des justes et des prophétes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grace.

Ah! aussi, quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Église qui les envoie: « Partez, ame chrétienne; » *Proficiscere, anima christiana :* sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-temps étrangère et captive; le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité: retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles: Partez, ame fidéle, allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages; laissez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie; sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son Époux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdrons sur la terre que pour

vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux ; pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, et paroîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent ; à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille ; où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette ame juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grace l'accepte-t-elle! Elle léve au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants ; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent en-

core; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.

Il s'en alla dans un pays étranger, fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

Luc. c. 15, v. 13.

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Écriture des plus consolants pour les pécheurs; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paroît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grace et de salut qui sortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglements, et paroissoient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient besoin d'être guéris, honoroit leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables même de sa présence.

Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle); ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs, et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs la raison de cette conduite; ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formoit, à une dureté si indigne de ceux qui se disoient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale étoit d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée; tantôt, sous la figure d'une femme qui semble faire peu de cas des neuf piéces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler; enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel, ayant comme perdu le plus jeune de ses fils que la licence et les égarements de l'âge avoient fait errer long-temps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avoit jamais données à son aîné, jusque-là

demeuré fidéle. Le but de toutes ses paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très grand nombre de justes; et que les mêmes désordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avoient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint lié des chaînes d'un vice honteux, et, sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grace, et laisser à l'ame criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de cette homélie toutes les circonstances des égarements du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'en-

fant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde qui ne connoît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice, dont la religion chrétienne avoit purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue.

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux même des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Évangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abyme entre Dieu et l'ame voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissoit plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps et n'en fortifient pas les penchants déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Et premièrement, elle déshonore le corps du chrétien ; elle profane le temple de Dieu en nous ; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grace du baptême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité ;

une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des vierges et des martyrs; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases même du sanctuaire, consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint devant qui les esprits célestes même sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne seroit que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffriroit toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'ame toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une ame infidèle. Le prodigue de notre Évangile, déja aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances même qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devoit du moins

les sentiments de respect et de déférence, que la nature toute seule inspire. Il part et ne voit plus que par les yeux de sa passion : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison ; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse ; tous les principes de conduite sont effacés en un instant ; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites ; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même ; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances même dont les autres passions sont si jalouses ; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune ; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse. On s'aveugle sur le devoir ; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave ; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnoissance ; et David n'a plus d'yeux ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avoit tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda ; depuis que son cœur

est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Suzanne ne sont plus touchés ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël: emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa foiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déja faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les ames adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit: *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel: on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres foiblesses; et le cœur,

accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déja à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur: «Je ne veux « plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin, « ni embarras, ni chagrins, qui m'occupent: » *Sedeo regina;.... et luctum non videbo*[1]. La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable: *Nec valens in domo consistere pedibus suis*[2]. De là on se fait des occupations qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et

[1] Apoc. c. 18, v. 7. — [2] Prov. 7, v. 11.

dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infames plaisirs. C'est le caractère de cette passion de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enivré ; on la retrouve par-tout ; tout en retrace les funestes images, tout en réveille les injustes desirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir ; et tout devient impur, comme dit l'apôtre, à celui qui est déja impur lui-même : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, ame infidèle ; rappelez ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur ; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Mais, s'il n'est point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égarements du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ ; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva

une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Il dissipa tous ses biens ; les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame ; mais celui-ci va plus loin : non seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendoit agréable à Dieu, il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps ; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté, on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage : on n'étoit d'abord dissolu que par foiblesse, on le devient par réflexion et par principes : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ses crimes ; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au-delà du tombeau ; et le même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Non seulement les biens de la grace sont dissipés,

mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une ame si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire; le ciel avoit pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir: et ces barrières heureuses que la nature elle-même avoit opposées à vos déréglements, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur, que la naissance vous avoit donnée, n'est plus qu'une foiblesse indigne que nul frein ne sauroit arrêter; et tout le fruit que vous en avez retiré a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesure qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère, une candeur d'ame, une sérénité d'humeur qui offroit mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne et à la paix d'une conscience pure: et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus; vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violents: on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité, qui venoit de l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenoit sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeur et de caprices; cette candeur, qui montroit votre ame tout

entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées. Vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes, et qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu : et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Enfin les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux : votre jeunesse annonçoit de grandes espérances, on croyoit que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom leurs dignités et leur gloire. Ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes formoient déja mille présages flatteurs, et ouvroient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune ; et ces talents, la volupté les a engloutis ; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies ; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie ; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infames : vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'état, devenir une des ressources de la patrie ; que sais-je ? honorer votre siécle, embellir peut-être nos histoires ; vous voilà traînant, au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint, et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il auroit pu parvenir, s'il avoit su se vaincre. O cité fidèle ! s'écrie un prophète, née avec tant de

droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitoit en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la foiblesse de l'eau : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abymer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle; nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice! combien de maisons à demi éteintes voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avoit amassés sur leur tête, et qui avoient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres! *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs pas-

sions même, et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux ames impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grace que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son ame: troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité: Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'ame; que le crime n'est jamais tranquille, et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence: *Facta est fames valida in regione illa.* Mais il y a dans le vice dont je parle je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre foiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur

un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs: le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, et l'on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve par-tout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaie de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai que du crime même; enfin les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle: *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion: on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire; il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, où, si une seule vient à manquer, tout est perdu; il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable; les pre-

miers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs; les premières fureurs de ce vice sur-tout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants : tout flatte encore alors la vanité; mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe; mais la passion un peu refroidie; mais le plaisir injuste approfondi; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité et le long usage; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux, ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, ame infidéle? que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secréte de votre foiblesse; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de répos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence; et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime? *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux

desirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Une passion naît des cendres d'une autre passion; un desir satisfait fait naître un nouveau desir, on est dégoûté, et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'apôtre, d'être insatiable : *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une ame impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à desirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des desirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte et devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parceque rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, et la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du chrétien sur-tout, qui a l'honneur d'être membre de votre fils, retentit tous

les jours sur des théâtres infames, et embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? Qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osois le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir à tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait: *Et ipse cœpit egere.*

Enfin il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes: dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur: il se mit au service d'un des habitants du pays: il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux: et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeoient, et personne ne lui en donnoit. Quelles images! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons!

Oui, mes frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments, et par tout

l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice: les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite : sur les théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la foiblesse des grandes ames: au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une bassesse qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie, si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passoit avec elles jusqu'à la dernière postérité? O homme! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre

d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures: il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit: on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne; on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire la honte de vos penchants; plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos foiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siécle en siécle dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus*[1].

Mais l'ame désordonnée ne sent plus cette confusion: elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une ame asservie à cette passion déplorable; il faut se prêter aux suites de sa destinée. Mais on est d'un caractère sacré; n'importe: mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas: mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la retenue; on ne se voit plus soi-même: mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence: mais le public en murmure; la passion parle encore plus haut: mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y

[1] I. Mach. c. 1, v. 42.

a plus dans le monde pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire; tout le reste de la terre n'est compté pour rien; tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avoit sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidèle! voyez tous les regards attentifs sur vous; vos passions devenues la fable publique; votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre: voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes: *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, mes frères, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendoit même autrefois aux chrétiens de nommer, et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur, et les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux où la chasteté avoit encore ses martyrs; où les tyrans croyoient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu que par la perte même de leur vie, la chaire chrétienne n'étoit destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étoient

occupés qu'à encourager devant l'assemblée des fidéles les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état; et dans les monuments précieux de leur zéle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidéles.

Mais aujourd'hui, où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes, et toutes les conditions; aujourd'hui, où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur qui distinguoient nos pères des nations corrompues et perverses; aujourd'hui, enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux, ah! il faut que nous élevions la voix, que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre, et que nous vous disions avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs, et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remédes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs, et l'image de votre pénitence.

SECONDE PARTIE.

Ce ne seroit pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'enfant prodigue l'image des déréglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes frères, il trouve en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ses égarements : son repentir répare toutes les suites de ses désordres; et les mêmes démarches qu'il avoit faites pour suivre des voies injustes deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avoit été de mettre comme un abyme entre lui et la grace; par les ténèbres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Or la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinoit tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, par-

tageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture: ah! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses, sous lesquelles il s'étoit jusque-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice, c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux: il n'y voit plus qu'un emportement honteux; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres desirs; qu'un avilissement qui le couvre de confusion: il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devroit plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abyme sa personne et son ignominie: *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déja éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtoit encore les douceurs et l'abondance de sa maison; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé: il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ses premières années, où son cœur encore calme et innocent n'avoit pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles

des engagements profanes; que ses joies alors étoient pures, ses desirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur; et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; sa vie, toujours agitée et inquiéte; ses plaisirs mêmes, tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténébres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint desir de la vertu et de la justice : *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* au lieu qu'autrefois la seule idée de la régle et de la vertu le faisoit frémir, la seule présence des gens de bien le fatiguoit, la seule vue de la maison du père de famille lui étoit insupportable; il commence à envier la destinée de ces serviteurs, de ces ames fidéles qui lui sont attachées: il la compare à la sienne; leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paroît insupportable. Quoi! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'ames fidéles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrétes de la grace, de l'estime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de

n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur, vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh! jusqu'à quand une injuste foiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts, et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille: *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir: il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les régles saintes; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira: la véritable douleur parle moins, et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut.

Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement, par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; cherchant les ténèbres et la solitude, pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance: que tardé-je donc encore? dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs; qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? ah! depuis long-temps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, et la constance mille fois promise? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales; et d'ailleurs que puis-je craindre du public, après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incertitude du pardon? ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam:* je ferai un effort sur la honte qui me retient et sur ma propre foiblesse:

j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai; mais il est encore mon père: *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon ame; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai: *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous;* contre le ciel, par le scandale et le déréglement public de ma conduite; contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenois, pour me calmer et m'affermir dans le crime; contre le ciel, parceque, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'étoit là ma patrie et mon origine; contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle: *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil, n'en est que le côté le plus supportable: les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin, sont bien plus dignes de votre colère; j'ai péché encore devant vous: *Peccavi in cœlum et coram te;* devant vous, par tant d'œuvres de ténébres, que votre œil invisible a éclairées en secret; devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond; devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé; devant vous enfin, par tant d'invitations secrétes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et

qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Quel changement et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il semble, ô mon Dieu! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle *le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*[1]. Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grace. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abyme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre qui commençoit seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grace : peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos

[1] II. Cor. c. 1, v. 3.

maux, c'est la défiance du reméde. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins, que les consolations qui accompagnent sa pénitence achévent de vaincre vos résistances.

Oui, mes frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent. Les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin; et, le voyant foible, exténué, agité et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise, il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête: *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière! c'est un homme qui a été battu long-temps des flots et de l'orage, qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une ame les premières opérations de la grace. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une ame touchée que

des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'ame timide et irrésolue; de sorte que, suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons desirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule; et, après avoir supputé long-temps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Évangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille? il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre foiblesse; il calme ses agitations, il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il l'éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer; il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat.* Tout semble aider cette ame tou-

chée, tout la soutient, tout la favorise : ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement. Ces impossibilités, tant redoutées, s'évanouissent : plus elle avance, plus les voies se dégagent, et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmoient, deviennent les facilités de sa pénitence: *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrétes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour: *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avoit perdu: *Perierat, et inventus est.* Il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré; mais ce qui devroit allumer ses foudres, ne réveille que son amour. Il ne voit en lui que ses malheurs, il ne voit plus ses crimes: *Perierat, et inventus est.* Il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle, mais c'est ce souvenir même qui le touche; il voit revivre un enfant qui étoit mort à ses yeux, il recouvre ce qu'il avoit perdu : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrétes que Dieu fait sentir à une ame, dès les premières démarches de son retour vers lui! *Cecidit*

super collum ejus, et osculatus est eum. O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté! ô miséricorde de mon Dieu! que vous revient-il donc du salut de la créature?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste, il le nourrit de la viande des élus: *Adducite vitulum saginatum; manducemus et epulemur.* On avoit vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes, et de toutes les consolations de la foi : quelle douceur de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques qui accompagnent la solennité et l'alégresse de ce divin banquet! *Et quum veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grace vient de vous dégoûter? Voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paroisse digne de votre cœur? Et un seul jour passé dans la maison du Seigneur, au pied de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous que les années entières passées

dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avoit été le mépris et l'avilissement où il étoit tombé : l'honneur et la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu, on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence, on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité, on lui donne même la préférence sur son aîné, c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avoient ou d'insensé ou de méprisable; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avoient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état; en un mot, au lieu que nous étions, comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple? Vous errez depuis

long-temps, comme le prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée; il se promettoit que, ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grace, raméneroient enfin votre cœur : ce temps est venu; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui? Les premiers désordres de votre vie pouvoient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge; mais, à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours, par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parceque tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre, en s'éloignant peu-à-peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous? sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos

prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Église occupée de la conversion des pécheurs; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? Serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher auditeur, si, entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction; si, prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si, vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyions assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire: *Mon fils étoit mort, et il est ressuscité! il étoit perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre ame! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu solenniseront ce jour heureux: les saints

qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressants ; et vous, ô mon Dieu ! faire que mes souhaits ne soient pas vains ; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardents pour le salut de mes frères ; et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que, revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo propheta; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien.

Luc. c. 4, v. 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui, qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Élie; que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du temps du prophète Élisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité; et, parcourant de siécle en siécle l'histoire des Justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule. sur la terre, sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodôme; les trois enfants Juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des prophètes; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que par-tout dans les livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue, je vous

aurois laissés, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très peu de personnes se sauvent? hélas! je découvrirois le danger sans apprendre à l'éviter; je vous montrerois, avec le prophéte, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerois les consciences, et je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être: qui suis-je? que fais-je pour le ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours: l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez: le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de

votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parcequ'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'ames peuvent aspirer; vivre pénitent est une grace que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grace que l'Église leur avoit confié dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'étoit encore qu'une assemblée de saints, il étoit rare de

trouver des fidéles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux; la pénitence canonique étoit alors un reméde rare, et à peine parmi ces vrais Israélites se trouvoit-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affoiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des Justes diminuant à mesure que celui des fidéles augmentoit, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier devenu chrétien a porté enfin avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères: le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophéte, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre: *Mendacium, et furtum, et adulterium, inundaverunt*[1].

[1] Osée, c. 4.

Le frère dresse des embûches au frère; le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère: on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oseroit parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité: notre siécle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare: tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes, et la licence paroît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints?

Est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle? Voilà donc déja une voie de salut fermée presque à tous les hommes: tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnoit en vous: l'âge a peut-être calmé vos passions, mais quelle a été votre jeunesse? Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grace a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connoissez. Ce que nous voyons même de nos égarements n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable; et, du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource: c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or souffrez que je vous demande où sont les pénitents parmi nous : où sont-ils? forment-ils dans

l'Église un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disoit autrefois un père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence: cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut. Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve par-tout le souvenir et les tristes images: un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parcequ'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier: un pénitent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parcequ'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs, par

conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore où sont parmi nous les pénitents de ce caractère : où sont-ils ?

Ah ! les siécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples : c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre et de cilice ; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour ; privés non seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités ; vivant comme des anathèmes, séparés de

l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siécle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitents dans l'Église: si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidéles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée; c'étoient de ces fautes heureuses, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidéles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siécles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauroient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposoit autrefois; on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières qui les égalent, et qui en soient une juste compensation.

Or regardez autour de vous: je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont

les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime, je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendroient; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or sont-ils pénitents, et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu-à-peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens. Cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers, mais vous n'êtes pas pénitent; vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti, mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par

une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zéle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde: les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères: mais où sont ceux qui se convertissent? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Église? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune, les inquiétudes de la faveur et de la prospérité, les fatigues du service; les dégoûts et les gênes de la cour, les assujettissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité, vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous

imposent? Vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgraces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état, d'être fidèle aux lois de l'Église: mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au-delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même: vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche: sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille! *Ubi est ergo gloriatio tua*[1]?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent: vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connoissez-vous? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes:

[1] Rom. c. 3, v. 27.

vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public. Tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succédent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux? Où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets, qui nous ont précédés; et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? Que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignoit au Seigneur que tous avoient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermoit alors d'ames pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinée; la magistrature ses Samuel; l'épée ses

Josué; la cour ses Daniel, ses Esther, et ses David; car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli : mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne? Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés! Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude : et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première; la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parceque les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut: sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile; et dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne point mettre de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses régles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis sur-tout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état, est une inhumanité, et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion, et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires. Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos destinées, et réglent le choix du siècle ou de l'Église, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il seroit triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance. Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on éléve pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire,

et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit : et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs : il ne seroit pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres améneront des mœurs plus sérieuses. Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesse, de dépense; faire votre idole de votre fortune; l'ambition, si condamnée par les régles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance. Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part : il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or souffrez que je vous demande ici : Qui vous rassure dans ces voies? Quelle est la régle qui les justifie dans votre esprit, qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que

vous tenez de vos ancêtres? Vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents que parceque votre ame, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? Vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? Vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? Vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir desirés pour en être indigne devant Dieu? Vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? Est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? Est-ce la doctrine des saints? Sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté: quelle est la vôtre? L'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes régles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avoient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit saint: *Quia leges populorum vanæ sunt*[1]; que Jésus-Christ nous a laissé des régles auxquelles ni les temps, ni les siécles, ni les mœurs, ne sauroient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces régles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi: on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étoit des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice: on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidéles qu'avec l'affoiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modéles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis: en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à

[1] Jerem. c. 10, v. 3.

la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le seul motif de votre confiance! Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort? N'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? N'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Éléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres, mais c'est ce que l'Écriture vous défend: *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu*[1], nous dit-elle: or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres! vous aurez donc le même sort qu'eux. Or malheur à toi, s'écrioit autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abyme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris*

[1] Rom. c. 12, v. 2.

humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum [1]?

Au lieu de se dire à soi-même: Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Église deux voies: l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très peu de gens entrent, et qui conduit à la vie. De quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? suis-je avec le grand nombre? je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même: Je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi, pourquoi ne vivrois-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même: la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part; et ils n'ont été saints que parcequ'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus étoit universel; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? Crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle;

[1] S. Aug. in Conf. lib. I, c. 16, n° 25.

il prit le livre de la loi entre les mains; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siécle en siécle l'histoire des Justes, et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodôme, et si rien ne le distinguoit de ses concitoyens; si Abraham vivoit comme ceux de son siécle; si Job étoit semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisoit comme les autres femmes de ce prince; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël qui ressemblassent à Judith; si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce: voyez si dans ces siécles heureux, où les chrétiens étoient encore saints, ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servoient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignoient pas que les chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs concitoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si, dès-là qu'un homme avoit passé du côté des chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées, et pour leurs coutumes:

enfin, voyez si dans tous les siécles les saints, dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des régles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai ; mais c'est que la régle générale est de se perdre ; c'est qu'une ame fidéle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidéles? Est-ce que pour être sauvé il ne faut pas être saint? Est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques uns et rien du tout aux autres? Est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidéles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude; comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infames; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parceque la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes: et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parceque les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parceque les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan, et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières, destinées au simple peuple; mais c'est un abus: il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus et principibus terræ*. Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siécle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux ames simples et vulgaires: ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême: c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Église en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidéles et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce

que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parcequ'on ne le connoît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein, de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps, ceux des catéchuménes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs différoient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osoient venir contracter aux pieds des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les

vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez : vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs dont les desirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siécle à venir comme un exil, les promesses de la foi comme un songe; la mort comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connoît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connoissent ne le glorifient pas comme le Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de

votre pélerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes vos maximes? ce qu'il condamne ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modéle à vos descendants? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui: en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connoissent pas ses dangers; ils le censurent; mais où sont ceux qui le haïssent? et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les desirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu; c'est le premier de tous vos

devoirs; c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidéles que vous? Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modéle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? car, dans la religion, il n'est pas de milieu. Ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux: tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus

universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? et, avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le desir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infames même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur: Jésus-Christ présideroit à des assemblées de péché où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'ame, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déja expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien: *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est..... hoc ergo erit pompa diaboli*. Donc, tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son

baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque, par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères: ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déja dit; ce sont nos obligations les plus essentielles: il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant; il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connoît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidéle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et, après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas, mes frères! si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous; si vous le compreniez; si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul desir qui ne peut se rapporter à lui, vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un mon-

stre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? Une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères ou criminelles? Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse*[1]? peu de gens, mon cher auditeur: ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent: ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, éléve ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples. Qui pourra se sauver? ce fidéle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur: vigilant, *qui n'a pas reçu son ame en vain*[2], mais qui, au milieu même des périls

[1] Matth. c. 19, v. 25. — [2] Ps. 23, v. 4.

du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain*[1], et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité. Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples: voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut: car si, en vivant ainsi, vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire: il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les

[1] Ps. 23, v. 4.

hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de Justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de

tous les siécles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc: si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix Justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent: mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidéles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent ja-

mais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paroissez maintenant, Justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne seroit-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine*[1]? et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent il ne se trouvera pas dix Justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose re-

[1] Matth. c. 26, v. 22.

garder d'un œil fixe les abymes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent?

Grand Dieu! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les Justes de tous les siécles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ, appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? A Dieu ne plaise! Il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire tout ce que les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte: Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret: C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer: *Te oportet adorari, Domine*[1].

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent; vous allez retrouver les vains objets des passions

[1] Baruch. c. 6, v. 5.

humaines; les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet; ces erreurs que l'usage autorise; ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux, ils sont l'ouvrage de la main des hommes; ils périront avec eux; vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle; je tournerai avec eux tous mes desirs vers la sainte Sion : on traitera de foiblesse la singularité de mes mœurs; mais heureuse foiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah! le temps de la captivité finira enfin; vous vous souviendrez d'Abraham et de David; vous délivrerez votre peuple; vous nous trans-

porterez dans la sainte cité; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connoissent pas: alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part; pensez sans cesse que le grand nombre se damne; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

Accepit ergo Jesus panes; et quum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains; et ayant rendu graces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étoient assis.

JOAN. c. 6, v. 11.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ associe aujourd'hui ses disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvoit sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert, et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvoit-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier? sa voix toute-puissante, qui venoit de briser les chaînes de la mort, auroit-elle trouvé quelque résistance dans de foibles liens que la main de l'homme avoit formés? C'est qu'il vouloit leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de

leur ministère; la part qu'ils alloient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs, et que tout ce qu'ils délieroient sur la terre seroit délié dans le ciel.

Il pouvoit encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des pierres mêmes pouvoit susciter des enfants d'Abraham, auroit pu à plus forte raison les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César: mais, en la personne du chef de l'Église, il vouloit instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive, et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux: il vous établit les ministres de sa providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environnent.

Il pourroit sans doute les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Élie dans le désert: il pourroit, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement:

mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence: il falloit ménager à tous les hommes des moyens de salut; les richesses corromproient le cœur, si la charité n'en expioit les abus; l'indigence lasseroit la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissoient l'amertume: les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet Évangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu vous consolera: si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus; vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles: c'est-à-dire que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts même de la charité: c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre Évangile. Implorons le secours de l'Esprit saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône: l'Évangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la Providence, dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la régle.

Qui l'ignore, en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'auroit pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre, s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenoient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connoissoit ni de propriété ni de partage, et qu'elle laissoit d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus mi-

séricordieux, les plus intégres, seroient aussi les plus opulents; qu'outre la portion de bien que la nature leur destinoit, ils se chargeroient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences: de sorte qu'ils furent établis, par la nature même, comme les tuteurs des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes; que la grace de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidéles, non seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une ame, mais encore qu'une famille d'où toute propriété fut bannie; et que l'Évangile nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône comme de tous les autres devoirs de la loi: en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée, on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout-à-fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avoit suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine

ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces*[1]; et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid inter tantos*[2]? Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; qu'une étoile, comme parle l'apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile; que même, dès les siécles apostoliques, on voyoit dans l'assemblée des fidéles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentoient de simples vêtements pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pau-

[1] Joan. c. 6, v. 9. — [2] Ibid.

vreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas ; que c'est la portion des pauvres ; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc : Est-ce l'Évangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités, dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres ; tout ce que vous risquez à un jeu excessif ; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin que, parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes frères, si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plai-

sirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera; et vos excès, que le Seigneur vous ordonnoit d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge! Il faut donc qu'il y ait ici une régle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la régle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde, tout cela est superflu pour un chrétien; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part: voilà le fonds et l'héritage des pauvres; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Évangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde; la religion retranche bien des dépenses : et si nous vivions tous selon les régles de la foi, nos besoins, qui ne seroient plus multipliés par nos passions, seroient moindres ; nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile ; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verroit point d'indigent parmi les fidéles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parceque tous les jours nos passions se multiplient; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parceque rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que demande le sujet que nous traitons, je vous demande en second lieu, mes frères : l'élévation et l'abondance où vous êtes nés vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme les Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères; vous n'en pouvez garder pour votre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit*[1]. Hors de là Jésus-Christ n'auroit défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée; si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre, quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre, et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à vos passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Seroit-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que

[1] II. Cor. c. 8, v. 15.

dans le ciel. Seroit-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siécle à venir. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre ame. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands; ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être la protectrice des infortunés: *Et quis novit utrum ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris*[1]? Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuoit ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il lui transportera cette couronne qui vous étoit destinée; il saura bien pourvoir par quelque autre voie à l'affliction de son

[1] Esth. c. 4, v. 14.

peuple; car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père périrez: *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi*; *et tu*, *et domus patris tui*, *peribitis*[1]. Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent: vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin: votre abondance, dans l'ordre de sa sagesse, n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité; votre autorité qu'à les protéger; vos dignités qu'à venger leurs intérêts; votre rang qu'à les consoler par vos offices: tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux; votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu; et il vous auroit maudits en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent; faites-leur connoître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les

[1] Esth. c. 4, v. 14.

largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller; il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissoit autrefois nos temples; il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre; il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs; il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics et à des gains odieux ou suspects l'accroissement de votre fortune; il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres; il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence; il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête; il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité et

aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère; il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu; il veut enfin que tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut; et n'a-t-il pas raison de le vouloir? Quoi! vous seriez riches pour le mal et pauvres pour le bien! vos revenus suffiroient pour vous perdre, et ils ne suffiroient pas pour vous sauver et pour acheter le ciel! et, parceque vous outrez l'amour de vous-mêmes, il vous seroit permis d'être barbares envers vos frères!

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses? Par-tout ailleurs, vous voulez qu'on vous croie puissants; vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois sous des dehors encore brillants des affaires déja ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde: alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans

votre cœur, non seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochoit autrefois à un évêque dans l'Apocalypse: «Vous dites: « Je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne « savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable « à mes yeux[1]. » Mais il devroit aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire: Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvres et dépourvus de tout; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riches, comblés de biens, et que dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seuls ne manquez de rien à mes yeux.

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône, la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déja passée, et qu'il faut renvoyer le peuple afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines acheter de quoi se nourrir: *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit*[2]. Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde: la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais premièrement, Jésus-Christ n'auroit-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostôme: C'est parceque le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne sauroit y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeûn, de peur que les forces ne lui manquent en chemin? Et voilà

[1] Apoc. c. 3, v. 17. — [2] Marc. c. 6, v. 35.

ce que je pourrois aussi d'abord vous répondre : les temps sont mauvais ; les saisons sont fâcheuses : ah ! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux ? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir ? si les plaies de l'Égypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur ? Si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son ame le prix funeste de sa nécessité ?

Mais d'ailleurs ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres ; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites : ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques, qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses ; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah ! vous vous avisez

de vous adresser au ciel, d'invoquer par des supplications générales les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières ; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères ; vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons : adressez-vous aux pauvres ; ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel ; ce sont leurs vœux qui réglent les temps et les saisons ; qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel : car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement ; et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps ; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs ? Que souffrent vos passions des misères publiques ? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens ; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Évangile ; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres ; retranchez vos crimes avant que de

retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse ; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques ; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses ; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me*[1] : mais cette populace obscure et affligée ; mais ces infortunés, qui, dans une condition pénible, ne mangeoient leur pain qu'à la sueur de leur front ; eh ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance ? *Ego sum qui peccavi, ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt*[2] ?

Voilà votre modèle ; faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics ; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère ; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus,

[1] II. Reg. c. 24, v. 17. — [2] Ibid.

la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs; mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime; grand Dieu! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre; votre unique dessein seroit donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'étoit déja si fort appesantie en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère? les puissants de l'Égypte seroient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendroit fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau! Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants, et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien: au contraire, en multipliant

les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert: Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achéterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône: la multitude des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devroit ranimer la charité, l'éteint: la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères: plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais, en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre: mais les guerres, les maladies populaires, les déréglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles: les calamités que nous voyons, ne sont pas nouvelles, nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes: des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère; les campagnes ravagées par leurs propres habitants; le royaume en proie à des nations ennemies, personne en sûreté sous son propre toit: nous ne voyons pas ces malheurs; mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères publiques et cachées, tant de familles déchues, tant de citoyens

autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes frères, n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui étoit inconnu à nos pères; de vos dépenses qui ne connoissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité?

Ah! l'Église naissante n'étoit-elle pas persécutée, désolée, affligée? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? on y souffroit la proscription des biens, l'exil, la prison; les charges les plus onéreuses de l'état tomboient sur ceux qu'on soupçonnoit d'être chrétiens; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant il n'y avoit point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos*[1]. Ah! c'est que des richesses de simplicité sortoient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'apôtre; c'est qu'ils donnoient selon leurs forces et au-delà; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, couloient des fleuves de charité, qui venoient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

[1] Act. c. 4, v. 34.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidéles étoient ornés de modestie ; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étoient des repas de sobriété et de charité ; et que la sainte abstinence même que nous célébrons, ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisoient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et anoblir leur obscurité et leur roture ; ils ne pensoient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste ; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état : chacun veut monter plus haut que ses ancêtres ; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidéles, comme parle l'apôtre, faisoit toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont donc nos excès, mes frères, et notre dureté, qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes ; ce seroit faire de votre péché même votre excuse. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent ; mais c'est de quoi ils auroient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur repro-

chez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'apôtre, mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si, dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article étoit toujours le plus sacré et le plus inviolable; eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'alégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui éléve les uns et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre et gémissent dans l'abyme de l'indigence et de l'affliction: il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies: point de misères secrétes, que celles que le péché opère dans les ames; point de larmes, que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres, que ces heureux disciples de l'Évangile qui renoncent à tout pour suivre leur maître: nos villes seroient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité: la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la

pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point: si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venoit de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par-là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent; et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses qui, hors de là, vous seroient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre, comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même; c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes dites-moi: tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et, dans leur

nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme et qui devient pour eux une nourriture de mort, auriez-vous la force d'y être le seul heureux[1]? Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où seroit l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une ame vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples, où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidéles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez: le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent par-tout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? Prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement tou-

[1] Discours prononcé en 1709.

cher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je, ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? N'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable, et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu : quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré : votre félicité fera elle-même votre supplice; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit si peu de secours pour soulager leur indigence; qu'un seul jour retranché de vos profusions auroit suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenoit; qu'ainsi vous avez été non seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité : tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté

dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé! *Nudus eram, et non cooperuistis me*[1]. Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône. Établissons maintenant les régles qu'il faut observer en l'accomplissant; et après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

SECONDE PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés; paroître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons, enfin éclairer même par notre vigilance le secret de leur honte : voilà les régles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Évangile; il monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprétes, étoit de dérober aux yeux des

[1] Matth., c. 25, v. 43.

villes voisines le prodige de la multiplication des pains, et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui devoient en ressentir les effets. Première instruction et première régle : le secret de la charité.

Oui, mes frères, que de fruits de la miséricorde, le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance flétrit tous les jours aux yeux de Dieu! que d'aumônes perdues pour l'éternité! que de trésors qu'on croyoit en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paroîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille!

A la vérité il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout-à-fait : mais qu'il est encore moins de véritables zéles de charité, qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions! On ne voit presque que de ces zéles fastueux qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas! nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts avec leurs dons les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments pu-

blics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité? Pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? Pourquoi graver sur le marbre qui périra le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle?

Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels, et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hé-

las! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portoient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres; ils voyoient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avoient moins offert qu'eux; on ne les distinguoit pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses; les honneurs et les préséances n'y étoient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avoit garde de changer la récompense éternelle qu'on attendoit du Seigneur en cette gloire frivole qu'on auroit pu recevoir des hommes; et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de privilèges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paroissent jusque sous l'autel, où ne devroient reposer que les cendres des martyrs; on leur rend même des honneurs qui devroient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde: nous devons à nos frères l'édification et l'exemple: il est bon qu'ils voient nos œuvres; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite: les actions mêmes,

que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur; nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers, et ne croire leur innocence en sûreté que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes frères, les aumônes qui ont presque toujours coulé en secret arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur cours par les complaisances inévitables de l'amour-propre et par les louanges des spectateurs: semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures; au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon, qu'ils ont amassés sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur: éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde; ne vouloir y être remarqué ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde, et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avoit amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre Évangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ n'est rejeté: tous indifféremment sont soulagés; et on ne lit pas que le

Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle; la charité est universelle: elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours; qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient: ce ne sont pas là des misères de leur goût; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure; qu'elle doit user de discernement, et que la justice veut que certains besoins soient préférés; mais je ne voudrois pas cette charité méthodique; s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certains temps, et à l'égard de certains besoins. Ah! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères? peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence?

La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur? N'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès; et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes où, quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère?

Je ne voudrois pas cette charité durement circonspecte qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si, dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle avoient pu attirer au désert, et qui auroient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines; nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déja une assez grande misère que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduiroit votre charité, qu'en seroit-il? N'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main; et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre?

De cette régle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre Évangile : c'est que non seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ, voyant

ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis*[1] ; ce spectacle l'attendrit ; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième régle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux, en leur tendant une main secourable ; on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche ; car la pitié qui paroît touchée de leurs maux les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère ; et en les secourant on achète le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez de vous répondre ; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous ? vous diroit-il : une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes ? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étoient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me re-

[1] Matth., c. 14, v. 14.

prochez des forces dont je ne me sers pas : mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois pas manger parceque je ne travaille point ; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! le Seigneur jugera entre vous et moi, et devant son tribunal redoutable on verra si vos voluptés et vos profusions vous étoient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères ; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas ! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois saint Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheurs feints d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible ; et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion ; et vous ne daignez pas l'entendre, et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse ! Ame inhumaine ! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infame ?

Le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié, et faut-il faire revivre, pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous; la charité va plus loin: elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle: la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins; il les découvre le premier: *Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset*[1]; à peine les a-t-il découverts qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité, qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ: il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses: ce n'est pas ici un simple conseil, c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère: les riches et les puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs mi-

[1] Joan. c. 6, v. 5.

sères : si, faute de veiller, elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos auroit prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige des soins et des attentions; on exige que vous qui, dans un quartier, tenez le premier rang ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages, et qui, outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité; on exige que vous qui, au milieu des plaisirs de la cour et de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes, on exige que vous connoissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige, et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connoissez-vous seulement? Chargez-vous

leurs pasteurs de vous les faire connoître? Sont-ce là les soins qui vous occupent quand vous paroissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent, et à leur désespoir: que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leur foiblesse, pour être leur tyran et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles et ces richesses d'iniquité? Ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgraces éclatantes, la décadence, et l'extinction entière des maisons? Hélas! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents, ou de leurs esclaves. Ah! si l'on pouvoit suivre la trace de leurs malheurs, si leurs cendres et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées pouvoient parler: Voyez-vous, nous diroient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur? Ce sont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont

minées peu-à-peu, et enfin entièrement renversées; leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel; le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière : que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes; que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit pas ensevelie sous leurs ruines; devenez sages à nos dépens; et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève; c'est-à-dire que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance; c'est-à-dire que c'est ici ce levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit, et augmente toute la pâte. Oui, mes frères, l'aumône est un gain; c'est une usure sainte; c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires; rien ne vous réussit; les hommes vous trompent; vos concurrents vous

supplantent; vos maîtres vous oublient; les éléments vous contrarient; les mesures les mieux concertées échouent: associez-vous les pauvres; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune; augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente; croissez pour eux comme pour vous: alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune; il préservera, que dis-je? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siécles: on voit tous les jours prospérer les familles charitables; une providence attentive préside à leurs affaires: où les autres se ruinent, elles s'enrichissent; on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement: ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-mêmes qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien; peut-être que les titres et les dignités dont vous avez hérité en naissant sont les fruits de la charité de vos ancêtres; peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie; peut-être ce sont elles du moins qui ont

fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnoissance seule de l'Église, et non la vanité des fondateurs, a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri; tout ce que la vanité seule avoit élevé a presque tout été détruit; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où étoit marquée la suite de leurs aïeux, et la gloire de leurs alliances; et vous avez permis, ô mon Dieu! que les monuments de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avoit écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de graces. Eh! quand il ne nous reviendroit que le seul plaisir de nos largesses, ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur? Et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des graces?

Les princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout seuls? Non, mes frères, faites servir, tant qu'il vous plaira, vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices; vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant des malheureux.

Quoi de plus doux en effet que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée où des ames affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître? Écoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de graces; ils s'écrient que c'est un prophète; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiroient; ce seroient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisants, les plus tendres, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvoit pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostôme; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut: du moins, dirions-nous, si à force d'argent on pouvoit se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout

son bien la gloire des saints, on seroit heureux. Eh bien! mes frères, continue saint Chrysostôme, profitez de ce privilége puisqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel; la malice des hommes vous les auroit peut-être enlevées, vos passions les auroient peut-être englouties, les révolutions de la fortune les auroient peut-être fait passer en d'autres mains, la mort du moins vous auroit forcé tôt ou tard de vous en séparer; ah! la charité seule les met à couvert de tous les accidents, elle vous en rend éternellement possesseur, elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles; de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années; de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés, les abstinences dont l'Église vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie; de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'ames, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur; de nous tenir compte des sentiments d'humanité

dont nous ne saurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même; de vouloir accepter, pour le prix du royaume éternel, des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité, que nous n'aurions pu toujours conserver, et desquels, après un usage court et rapide, il auroit fallu enfin se séparer! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite; un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères ne sera pas long-temps insensible aux inspirations du ciel: la grace se réserve de grands droits sur une ame où la charité n'a pas encore perdu les siens; un bon cœur ne sauroit être long-temps un cœur endurci; ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence; et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères; secourez-les comme vos enfants; respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour: « Venez, les bénis de mon père, possédez le royaume « qui vous est préparé: parceque j'avois faim, et vous « m'avez rassasié; j'étois malade, et vous m'avez sou- « lagé; car ce que vous avez fait au moindre de mes « serviteurs, vous l'avez fait à moi-même[1]. » C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

[1] Matth. c. 25, v. 34 et suiv.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit le fils unique de sa mère.

Luc. c. 7, v. 12.

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée; elle le lui ravit à la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où, échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison qui commence l'homme, il paroissoit le moins exposé aux surprises de la mort, et laissoit enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée; assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer

sa douleur par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère; ils entourent avec elle le triste cercueil; ils parent les obséques de leur deuil et de leur présence. L'appareil de cette pompe funébre est pour eux un spectacle; mais est-il une instruction? ils en sont frappés, attendris; mais en sont-ils moins attachés à la vie, et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devoit être l'affaire d'un jour! On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines; mais l'objet qui nous frappoit une fois disparu, le cœur, redevenu tranquille, se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des années éternelles; et, au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation, fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux, et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes

s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici: l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraie et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image. Ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or, je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre: la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parceque vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parcequ'elle doit arriver; c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau; dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et, comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Ce n'étoit point là notre première destinée: l'auteur de notre être avoit d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité; il avoit mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années

n'auroit ni affoibli ni éteint; son ouvrage étoit concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siécles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme, et Adam devint mortel dès qu'il devint pécheur. « C'est par le « péché, dit l'apôtre, que la mort est entrée dans le « monde [1]. »

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein; il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau; le corps dépérit, la santé s'use; tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments nous corrompent, les remédes nous affoiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devroit être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

[1] Rom. c. 5, v. 12.

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale; les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; et héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leurs courses, voient, comme le roi Ézéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain*, comme lui, *le reste de leurs années*[1]; enfin il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore et celui qui les voit sécher et disparoître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parceque nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable. Le doute si l'on y parviendra, qui devroit, ce semble, borner en-deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au-delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude, qui ne

[1] Ps. 38, v. 10.

devroit tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or, je dis d'abord, mes frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée: j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parcequ'on peut vous redemander votre ame à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre; parceque le péril est toujours présent, l'attention seroit moins nécessaire; et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Évangile qui, sous prétexte que son maître tardoit de revenir, et qu'il ignoroit l'heure de son arrivée, usoit de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paroît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse; et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah! mes frères! si l'heure étoit marquée à chacun de nous, si le royaume de Dieu venoit avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, ne nous laisseroit pas un moment tranquilles. Nous trouverions toujours trop court l'intervalle

que nous verrions encore devant nous; cette image toujours présente malgré nous à notre esprit nous dégoûteroit de tout; nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux. Ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimeroit nos passions, éteindroit nos haines, désarmeroit nos vengeances, calmeroit les révoltes de la chair, viendroit se mêler à tous nos projets; et notre vie ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus ne seroit qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effraieroit, nous détacheroit du monde et de nous-mêmes, nous rappelleroit à Dieu, nous occuperoit sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort, qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles; que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et, parcequ'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que

vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés; c'est un malheur familier. Il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples. Presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyoient encore loin; tous se disoient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile: « Mon « ame, reposez-vous; vous avez du bien pour plu- « sieurs années[1]. » Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissés vous-mêmes étonnés de la promptitude de leur mort; vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remédes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sortis heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettoient d'en sortir comme vous. Il faudra demain rentrer en lice. Qui vous a dit que le sort si bizarre pour les autres sera toujours constam-

[1] Luc. c. 12, v. 19.

ment heureux pour vous seuls? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnables d'y bâtir une demeure stable et permanente sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques uns de vos frères. Point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple. Point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avoit choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais. Point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Baltazar expire autour d'une table somptueuse. Point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël. Point de crime qui ne puisse finir vos crimes; et Zambri trouve une mort infame dans les tentes mêmes des filles de Madian. Point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort. En un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous

compter ceux qui y sont surpris; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-mêmes. Vous le dites, vous en convenez; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne rouloit que sur l'heure, sur le lieu ou sur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas si affreuse; car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre où les conditions ne changeront plus : entre les mains de qui tombera votre ame, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps; si elle sera environnée de lumière, et portée aux pieds du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux et précipitée dans les abymes; vous êtes entre ces deux éternités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez; la mort seule vous découvrira ce secret; et, dans cette incertitude, vous êtes tranquilles, et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devoit décider de rien pour vous. Ah! mes frères, si tout devoit finir avec nous, l'impie auroit encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et bu-

vons, nous mourrons demain : plus il trouveroit de douceur à vivre, plus il auroit raison de craindre la mort, qui ne seroit pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous, à qui la foi découvre au-delà des peines ou des récompenses éternelles; nous, qui devons arriver à la mort, incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de folie, que dis-je? de la fureur, en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain; mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir, par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une ame qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous rassurer; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend à nos dépens à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais, dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre; toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même qui les fournit n'en espère presque rien. Enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourons

qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse, qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse! mais le fils de la veuve de Naïm étoit jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse! mais c'est justement ce qui me feroit craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les desirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leurs courses? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse! mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? Faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera long-temps dans le cœur du grand prince

qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'état; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais, rempli il y a peu de jours de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble pour toujours, une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse! que la France seroit heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain: je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos espérances. Hélas! mes frères, ce qui doit finir peut-il vous paroître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit; vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste; tout

cet intervalle, qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paroîtroit pas plus long ni plus réel; tous les siécles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires ne seroient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce régne; vous y touchez encore; vous en avez été la plupart, non seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire: ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous ce n'est déja plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? Les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparoissent; elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous

l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abymes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change ; tout s'use ; tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siécles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit avec indignation de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages ? dit l'apôtre ; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être ?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui se passe, la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près: nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles: nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres; nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succéde à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile: un tel laisse un poste vacant, et l'on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la

faveur du maître, et c'étoit le seul qui pouvoit vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparoître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment, peut être le dernier moment de notre vie: donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par-là le seul bien qui ne passera pas: donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien, que ce que vous aurez fait pour le ciel: donc les royaumes du

monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos desirs, doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel, que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour ; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris ; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son ame ; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte ; et, puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur ; le temps presse : vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain ! Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie ? La mort que vous porteriez dans le sein vous permet-

troit-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions: vous portez la mort dans votre ame, puisque vous y portez le péché; hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun; le breuvage empoisonné qui infecte votre ame ne sauroit vous mener loin; la bonté de Dieu vous offre encore le reméde; hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudroit-il des exhortations pour vous y résoudre? ne devroit-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent à faire des efforts pour se garantir du naufrage? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paroître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu: vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage: vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend; vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avoit annoncé, et nous vous l'annonçons: leur malheur vous laisse insensible; et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour: c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre; nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si, de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudents de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devoit jamais arriver, ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant vous excuse encore moins de folie d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECONDE PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparoître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abymes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau : ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie; on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devoit hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous

parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitoient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourroit réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir par-tout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules; nous croyons la voir par-tout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étoient pardonnables à des païens pour qui la mort étoit le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendoient rien au-delà du tombeau, et que, vivant sans espérance, ils mouroient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas que, parcequ'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être

pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendroit indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériroient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parceque vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? Quoi! s'il falloit marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abyme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuse. Mais, pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche

d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? Vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible. Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit foible et timide s'y accoutumeroit insensiblement; vous pourriez peu-à-peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort: elle ne seroit plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne: la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troubleroit, feroit sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où seroit l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdroit la raison, dites-vous, si l'on y pensoit tout de bon. On en perdroit la raison? mais tant d'ames fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents qui s'enfermoient tout vivants dans des tombeaux pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouroient tous les jours comme l'apôtre,

pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs comme une ivresse; le péché comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune comme des songes; le salut comme la grande et unique affaire: est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! eh! que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée qui vous séduit; oui, cette raison corrompue qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie qui regarde comme une foiblesse de craindre un avenir, et qui, parce-qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme et qui l'éléve si haut au-dessus de lui-même; cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre ame. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'étoit mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans

cesse, seroit capable de faire tout quitter et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes; c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison: voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires; commencez toujours: les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zéle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne; vous ne vous connoissez pas vous-même, vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement: voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zéle eût dû le mener trop loin; et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva, dans sa lâcheté, la tentation qu'il ne

sembloit craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler; et l'on se perd, de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint pas l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et votre ambition? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde; et tout est excès pour Dieu : on craint, on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue; et on s'arrête de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parcequ'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur est une grace singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être! combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement, et ne raisonnent toute leur vie

que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même! combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que par-tout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)! combien de pécheurs, dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image! combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devoient mourir! C'est donc une grace signalée que Dieu vous fait de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre ame; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui; si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par-là: votre salut paroît attaché à ce reméde. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parcequ'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu; vous rendez inutile une grace qui vous est

propre: vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre; vous verrez des mêmes yeux ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion: alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires; jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le réglement de vos mœurs cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore; rapprochez de vous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions; venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qu'il leur reste dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leurs dignités, et de leur gloire; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures; et de tout ce qu'ils ont

été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture. Voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes; mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place; représentez-vous vous-même, dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis et déja saisis d'un froid mortel; votre langue déja liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus devant qui tout commence à disparoître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains; des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant: vous-même alors, dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paroître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible; vous

y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déja. Mais enfin vous y viendrez, et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors sera d'avoir fait de toute votre vie, l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au-delà pour punir les infidélités et les désordres de votre vie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui, tout couvert des plaies les plus honteuses qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce seroit périr pour toute la durée des siécles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort; alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement; et le sacrifice que vous aurez déja fait à Dieu, du monde et de vos passions, non seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car, dites-moi, mes frères, qu'a la mort de si effrayant pour une ame fidèle? de quoi la sépare-t-elle? d'un monde qui périra et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui étoit défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avoit été jusque-là ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints desirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeoient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendoient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités qui, en multipliant ses devoirs, augmentoient ses périls; enfin de la vie, qui n'étoit pour elle qu'un exil et un desir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? elle lui rend des biens immuables et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avoient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inaltérable, qu'elle n'avoit jamais pu trouver dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachoient à la terre, et qui l'y retenoient comme captive; enfin, la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de

si doux dans cette vie, ô mon Dieu! pour une ame fidéle, qui puisse l'y attacher? c'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre : en un mot, où, si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une ame chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction, ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie seront suivies d'un poids de gloire éternelle; et, dans cette pensée, ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'alégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice; ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel; et qu'alors, délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils ac-

cablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ; et leur foi, plus foible, est-elle sur le point de se ralentir ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile : ah! le jour du Seigneur n'est pas loin; ils touchent à la bienheureuse récompense, et la fin de leur course, qu'ils voient déja, les anime et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'apôtre consoloit autrefois les premiers fidèles : Mes frères, leur disoit-il, le temps est court, le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas; réjouissez-vous donc, je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'étoit là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs et la risée des Gentils. Ils savoient que la mort alloit essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y auroit plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y seroit nouveau; et cette pensée adoucissoit toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur feroit pas goûter la mort, et qu'il les laisseroit vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et, en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes frères, parceque pour des hommes affligés et malheureux comme ils étoient, la mort devoit paroître une ressource. Vous vous trompez; ah! ce n'étoient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisoient

leurs malheurs et leur tristesse, c'étoit là leur joie, leur consolation, leur gloire; nous nous glorifions dans les tribulations, disoient-ils: *Gloriamur in tribulationibus*[1]; c'étoit l'éloignement où ils vivoient encore de Jésus-Christ; c'étoit là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendoit la mort si desirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disoit l'apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement étoit un état triste et violent pour ces hommes fidèles: toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep; comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errants loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; ce desir fait toute notre piété et notre consolation; et ne pas desirer cet heu-

[1] Rom. c. 5, v. 3.

reux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de desirable pour une ame juste. Arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avoit jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avoit jamais aimé. Ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre, qu'elle avoit toujours regardée comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avoit pas laissé de craindre les dangereuses illusions. Elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avoit été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses foiblesses, se revêtir de l'immortalité. Elle ne regrette rien sur la terre où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son ame; elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant. Au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses

violences, ses austérités, qui avoient tant coûté à la foiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées. Elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres, et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses desirs, voyant déja le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur. Elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle étoit sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ORAISON

FUNÈBRE

DE LOUIS-LE-GRAND,

ROI DE FRANCE.

PRONONCÉE DANS LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, qui fuerunt ante me in Jerusalem... et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritus.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit.

Eccl. 1, 16, 17.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments sur-tout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire;

qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié, sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées: la magnificence des éloges a égalé celle des événements: les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgraces. L'usage chrétien des

prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siécles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avoit passé d'une minorité orageuse au régne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses: le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation, et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain: racontons, non les merveilles d'un régne que les hommes ont déja tant exalté, mais les merveilles de

Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires; montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grace. Et quoiqu'il ait été grand et par l'éclat inouï de son régne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très haut, très puissant, et très excellent prince Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son régne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus; et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments, et la majesté dans la personne; voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains; et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi, pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône: il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parcequ'elle lui apprend à connoître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu, qui veille à l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes; cet air grand et auguste, qui tout seul annonçoit le souverain, la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois: tout le rendit maître des cœurs; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant, qu'un nouveau régne semble toujours promettre aux empires. Les dissensions civiles l'avoient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens, qu'épuisée. Les grands, réunis au pied du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance; et si, en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venoit de suspendre les anciennes jalousies, que le voi-

sinage, la valeur, la puissance, formoient entre les deux nations. Les Pyrénées, qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit sans le savoir la naissance future d'un souverain que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion de deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, et qui couronna sa glorieuse administration.

Le grand ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse, maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde, avide de gloire, environné des vieux chefs, dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore.

Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patri-

moine de Thérèse ; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups : ces villes, devant lesquelles l'intrépidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure françoise, et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siécle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther, n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres ; les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer ; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent ; tant de sang déja répandu nourrit les haines, loin de les éteindre ; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimégue, Ryswich, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants : elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes : la mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers régnes, pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient par-tout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis attaqués jusque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables; jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin; jamais tant de généraux fameux; et, pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en étoit que plus sûr du succès; un Créqui, plus grand le jour de sa

défaite que dans les jours de ses triomphes; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclins et les Dunois de notre siécle.

Mais, hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? Monuments superbes, élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides*[1]? Vous leur rappellerez un siécle entier d'horreur et de carnage; l'élite de la noblesse françoise précipitée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger; nos villes désolées; nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant: vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes, *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les

[1] Jos. c. 4, v. 6.

horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu ! ô guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ! O glaive du Seigneur ! levé depuis long-temps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore ? *O mucro Domini ! usquequo non quiesces*[1] ? Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! usquequo non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siécles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeure superbe de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées, sembloient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La

[1] Jer. c. 47, v. 6.

cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misère même qu'il avoit enfantée ne put le modérer: la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût; nos voisins même, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modéle; et, après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant, chaque jour embellissoit le régne de Louis. La navigation, plus florissante que sous les régnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célébre[1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence

[1] L'Observatoire.

des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'océan, et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du Nouveau-Monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au-dehors, fut facilité au-dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume se donnèrent pour ainsi dire la main; et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siécles précédents de la monarchie n'auroient même osé souhaiter; c'étoit le régne des prodiges: nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais, plus heureux que nous, ils verront peut-être le régne de la paix, de la frugalité, et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plu-

tôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités !

Il est vrai que les soins de Louis, pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix, et, dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes ; et le bon droit ne dépendit plus ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie ; des réglements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les régnes à venir, furent publiés ; l'étude du droit françois et du droit public se ranima ; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux ; l'éloquence et la science des lois et des maximes brillèrent dans le barreau, et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été, sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en serez les monu-

ments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnoient le trône de Salomon[1]! l'émulation y forma le goût; les récompenses augmentèrent l'émulation; le mérite, qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à-la-fois de ces assemblées savantes? des Phidias, des Appelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthénes, des Horaces; des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours? Je vois revivre le siècle d'Auguste et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais, le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice; les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse; le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté, et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs en rendant le vice plus aimable; la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments

[1] Cant. c. 3, v. 7.

des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence : la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes ; enfin, la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siécle si vanté ! *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire*[1] ! mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires se trouvoit réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois ; nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours ; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les états voisins qu'à mettre nos états à couvert ; l'Espagne, forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée ; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de

[1] Osée, c. 4, v. 7.

qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine : enfin, le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe ! Et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un régne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un état.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis ? Arbitre de la paix et de la guerre ; maître de l'Europe ; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères que celles de ses propres conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvoient épuiser leur zèle ; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets ; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants, le père d'une nombreuse postérité, le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à-la-fois sous ses yeux les successeurs des trois régnes suivants. Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas ! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes, et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Is-

raël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient loin de nous en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui depuis si longtemps usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut, comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe; voyant son trône environné de rois sortis de son sang, réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations; faisant mouvoir du fond de son palais les ressorts de tant de royaumes; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser: les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amère: vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire: l'Espagne alliée nous a accablés: nos disgraces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre

estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnoissance pour son choix, affoiblie.

J'avoue, mes frères, que la gloire des événements qui embellit un règne est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres : leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse et quel usage des affaires! L'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils autant que celle de ses armes : ses ministres étudioient sous lui l'art de gouverner ; sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse, et assuroit leurs lumières ; les négociations, conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, si nous eussions sû nous contenter de la gloire et de la sagesse? Tous les rois voisins qui, en naissant, avoient trouvé Louis déja vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur ; *mais il étoit assez grand pour mépriser les triomphes*[1] ; et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répan-

[1] Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. Flor.

due sur sa personne; la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur, quand les ministres des rois venoient aux pieds de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étoient à nous; et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche: un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaisonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bien-

faisant, affable : l'éclat qui l'environnoit le déroboit à nos regards ; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérités, qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes : un ami fidèle ; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse ; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affoibli par les passions ; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? Hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois sur-tout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières, et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *Et agnovit quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritus ;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère, que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

SECONDE PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère et ne sanctifie pas toujours leurs personnes : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité : ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples ; ils ne sont pas nés pour eux seuls ; et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet, toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius*[1] ; c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis*[2] ; c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem*[3] ; et c'est

[1] Eccl. c. 49, v. 4. — [2] Ibid. 49, 3. — [3] Ibid. 49, 4.

l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements même de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens qui couloit dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste; les exemples d'une mère pieuse; les instructions du prélat irrépréhensible qui présidoit à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples: tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais, hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre Louis, sur-tout dans ce premier âge? L'homme le mieux fait de sa cour, tout brillant d'agréments et de gloire; maître de tout vouloir, et ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendoient à peine ses desirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, et qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec

la valeur et le courage; et enfin, dans un siécle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant, de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, et en deviennent la plus sûre route : des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élévent pour en faire des leçons publiques; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu! vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles. *Ad vos, o reges, sunt hi sermones mei*[1]. Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut, que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte; qu'un jugement très dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de

[1] Sap. c. 6, v. 3, 4, 5, 10.

son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs n'avoient pu depuis modérer, que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté tant de sang à la nation, fut aboli; et Louis consacra le commencement de son régne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les régnes à venir.

Oui, mes frères, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déja près de lui: les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit dès-là qu'il étoit connu: la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant: les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenoit à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres si inévitables aux rois, et si ordinaires aux autres hommes; périssent et soient à jamais effacés de notre

souvenir ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium*[1]. Mais si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grace? Où sont même ceux de ses sujets qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang approchoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice, et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour, et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus, qui

[1] Sap. c. 7, v. 5.

montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux : jamais la vie de la cour, toujours inégale, parcequ'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul étoit le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvoient les mêmes; vertu rare, dans les princes sur-tout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondoit à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portoit pour ainsi dire l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires, rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste, qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre! « Il nous en a dit assez pour nous corri-« ger, » répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissoient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse

de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne: ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès, et qui, jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres desirs; ce roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi, si long-temps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place: ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux; leurs propres succès les étonnent; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtres à nos défaites; le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis: tous les

maux paroissent réunis sur nous ; et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore : Denain et Landrecies étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste : mais l'avoit-elle toujours été? Et que sais-je, si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il le dit : « J'avois autrefois en-« trepris la guerre légèrement, et Dieu avoit semblé « me favoriser; je la fais pour soutenir les droits lé-« gitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, « et il m'abandonne; il me préparoit cette punition « que j'ai méritée. » Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours; sa grande ame ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées : il répara, par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événements; Dieu la lui ôte pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu! comme David; vous le frappez encore comme lui

dans ses enfants : il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici ! et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire ! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées ! que d'appuis du trône renversés ! Le jugement commence par le premier-né ; sa bonté nous promettoit des jours heureux ; et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées nos larmes, et une princesse aimable [1], qui délassoit Louis des soins de la royauté, est enlevée, dans la plus belle saison de son âge, aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne et à la tendresse des peuples qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu ! se préparent encore de nouvelles victimes ; ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux [2]. Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse ; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue ; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devoient faire revivre le règne des meilleurs rois et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu ! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de

[1] Adélaïde de Savoie.

[2] Le duc de Bourgogne.

naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étoient si brillants, est moissonnée[1], et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle[2], ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène par nous enlever le seul des trois princes[3] qui nous restoit encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs : il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra

[1] Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

[2] Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

[3] Mort du duc de Berri, oncle du roi Louis XV.

point; il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et qui achéve d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidéle : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zéle pour l'Église, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi : et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume qui ont si long-temps retenti dans toute l'Europe, et les clameurs des faux prophétes dispersés, qui sonnoient par-tout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zéle.

Spécieuse raison d'état, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine; le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zéle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur; les temples profanes sont détruits; les chaires de séduction abattues; les

prophétes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des fidéles. Le mur de séparation est ôté; nos frères viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré; le temps, la grace, l'instruction, achévent peu à peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur, qui, née en France, sembloit y avoir jeté des racines éternelles; et cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain; et l'hérésie, depuis si long-temps redoutable au trône par la force de ses places, par la foiblesse des régnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang françois qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans, et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante, qui devroit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours; et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples; l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoît, et est réduite, ou à se cacher dans les ténébres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter, avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châti-

ments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Église! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale; la contagion ne se perpétue plus dans les familles; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur: et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi, sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui, sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu la sûreté de son libertinage! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières à la place des devoirs et des violences de l'Évangile! doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret que la prière, qui seule nous obtient la grace de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime! Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le zèle de l'Église contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque[1] qui, pour démêler vos illusions, s'en

[1] M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

étoit presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la prière que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat qui sauveroit à l'Église bien des scandales s'il étoit imité; et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église qui le menaçoient en une pluie abondante de graces et de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit*[1].

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le chemin du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *Expectavimus pacem, et non erat bonum*[2]. Les mystères de la grace, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits; les pasteurs de l'Église, qui, toujours unis entre eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes; les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est par-tout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siécle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidéles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu

[1] Ps. 134, v. 7. — [2] Jerem. c. 8, v. 15.

vivant. Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Église qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidéles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs; la foi maintenue dans la pureté; les fidéles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Église; et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation avant de mourir de voir finir nos tristes dissensions; mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'état le trouvoient constant; les troubles de la religion flétrissoient son cœur, et effaçoient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Église l'occupoient plus, le touchoient plus que les horreurs de la mort dont il étoit environné: *Qui cum jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quam de suis periculis angebatur*[1].

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'état pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son royaume et ses trésors à un roi[2] et à une reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés! Une nation vail-

[1] S. Amb. in Orat. funeb. Theod.

[2] Le roi Jacques II, et la reine sa femme, chassés d'Angleterre et réfugiés en France.

lante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis, seul de tous les souverains que cet outrage intéressoit tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives, s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses états les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zéle pour la défense de la foi sembloit croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice: *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes frères, la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zéle et dans la sainteté des évêques établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier, et pour le conduire: aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidéles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience! Les témoignages les plus

sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair, et le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui pour posséder les places de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services même, la naissance, la longue suite d'ancêtres, ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit pas une faveur temporelle destinée à gratifier les familles, mais un don céleste destiné à honorer l'Église, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère; et l'exactitude de sa religion et de son zéle là-dessus alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des régles.

Il vouloit que la puissance de son régne ne servît qu'à établir le régne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour : c'étoit elle qui remplissoit les premières places; elle qui étoit comblée d'honneur; elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous

le règne de la piété et de l'innocence; et cependant jamais la malice n'a plus abondé, et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siécle pervers! tout coopère donc à ta perte! si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices; s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténébres à se cacher, et ne plus insulter à la lumière: le désordre ne fut plus un bon air; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assembloient les grands et le peuple; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur: cette licence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste[1] où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'état! Vous l'apprendrez encore, maison sainte[2], où

[1] Hôtel des Invalides. — [2] Maison de Saint-Cyr.

la naissance et la pauvreté dotée sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son régne, au milieu de la capitale et dans les provinces! Le régne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur éléve à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires; et, comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert[1] pour y chercher le jugement et la justice, parceque les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes: *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala*[2]. Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paroissent pour aider à la piété des fidéles. Nos neveux, qui en remontant retrouveront dans ce siécle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le régne de Louis, recevront la grace que nous avons rejetée, et puiseront dans ces secours, dus à ses soins et transmis d'âge en âge, les régles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidéle à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une

[1] La Trappe et Sept-Fonts. — [2] I. Macc. 11, 29, 35.

couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grace et plus héroïque que sa vie?

Non, mes frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi: le monde n'a jamais fait que de faux héros; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parcequ'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble inaltérables, d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long régne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge de nos rois; et elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes: il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le régne seul ne finit point, et qui avoit déja empreint au-dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare; la mort cachée au-dedans laisse voir au-dehors des signes tou-

jours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidéles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame que le monde n'a pas encore donnée. « Pour-« quoi pleurez-vous, » dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; « aviez-vous cru que les « rois étoient immortels ? »

Ce monarque, environné de tant de gloire et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie ; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue et qu'il n'y a plus de ressources ; et il conserve, dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône ; il régle les affaires de l'état, qui ne le regardent déja plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner : et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des

mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté ; les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans foiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs ; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance ; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opère de grand en Louis dans ces derniers moments ! Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur ; c'est la grace qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes ! Il leur rap-

pelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant ; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien ; il leur demande pour son fils Salomon et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'étoit déja dans le ciel ; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ; cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua*[1]. Il lui laisse, pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. « Mon « fils, lui dit-il, vous allez être un grand roi ; mais « souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra « d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de « soulager vos peuples. Évitez la guerre ; ne suivez « pas là-dessus mes exemples : soyez un prince pa-

[1] I. Par. 29, 17.

« cifique ; craignez Dieu, et soulagez vos sujets. » Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque et chrétienne ! votre cœur est déja où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos desirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel, à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres ; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué durant le cours d'un si long règne au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples ; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Étendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité, et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son régne. Soyez son Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets, et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE.

Avertissement. Page j
Éloge de Massillon. iij

PETIT CARÊME.

Pour la fête de la Purification de la sainte Vierge. — Des exemples des grands. 3
Pour le premier dimanche de carême. — Sur les tentations des grands. 20
Pour le deuxième dimanche de carême. — Sur le respect que les grands doivent à la religion. 41
Pour le troisième dimanche de carême. — Sur le malheur des grands qui abandonnent Dieu. 64
Pour le quatrième dimanche de carême. — Sur l'humanité des grands envers le peuple. 83
Pour le jour de l'Incarnation. — Sur les caractères de la grandeur de Jésus-Christ. 102
Pour le dimanche de la Passion. — Sur la fausseté de la gloire humaine. 121
Pour le dimanche des Rameaux. — Sur les écueils de la piété des grands. 138
Pour le vendredi saint. — Sur les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands. 162
Pour le jour de Pâques. — Sur le triomphe de la religion. 183

SERMONS

TIRÉS DE L'AVENT ET DU GRAND CARÊME.

Sur la mort du pécheur et la mort du juste. Page 205
Sur l'enfant prodigue. 246
Sur le petit nombre des élus. 284
Sur l'aumône. 324
Sur la mort. 367

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS-LE-GRAND. 403

FIN DE LA TABLE.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

LIBRARY OF CONGRESS
0 005 663 832 5